

L'ANGE DE FEU

Valeri Briousov

L'ANGE DE FEU

*Traduit du russe
par Monique Lee-Monnereau*

ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*

Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre de l'original
Ognenny angel (1908)

© 1983 Éditions L'Âge d'Homme, puis 2019 Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française. Tous droits réservés

ISBN: 978-2-88250-555-2

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR AU LECTEUR

Le roman *L'Ange de feu* a été publié pour la première fois dans la revue *Vesy* en 1907-1908, à Pétersbourg.

En 1909 aux Éditions du Scorpion a paru une nouvelle édition « corrigée et complétée par des notes » de l'auteur. C'est ce texte que nous proposons.

Cependant, pour éclairer le lecteur, il a semblé utile de reprendre une partie de l'avant-propos supprimé en 1909. Brioussov s'y présentait comme l'éditeur et le traducteur d'un manuscrit allemand du XVI^e siècle qu'il décrivait ainsi :

Avant-propos de l'éditeur russe

Le roman du XVI^e siècle que nous proposons aux lecteurs nous est parvenu sous la forme d'un manuscrit unique qui se trouve maintenant entre les mains d'un particulier. Son propriétaire, à l'amabilité duquel nous devons la possibilité de publier la traduction russe avant la parution du texte original, a l'intention de faire précéder l'édition allemande d'une introduction critique détaillée.

Nous renvoyons les curieux à celle-ci ; il y donne une description approfondie du manuscrit et examine les questions de son authenticité, de l'époque de sa rédaction, de sa signification historique. Nous nous bornerons à donner ici quelques informations.

Le manuscrit est un cahier in-quarto de 208 pages sur papier bleuté, les quatre dernières étant sans texte, relié en parchemin avec

des fermoirs. Il est rédigé en caractères gothiques et, malgré quelques particularités dialectales, écrit en « allemand commun », langue usuelle des livres imprimés en Allemagne à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle. Seule la dédicace est en latin...

L'artifice du manuscrit trouvé et, ici, traduit, stratagème classique auquel recourt Briousov, explique pourquoi le texte du *Roman* est précédé d'une « introduction à l'édition russe ».

M. L.-M.

INTRODUCTION À L'ÉDITION RUSSE

L'auteur du *Roman* raconte lui-même sa vie dans sa préface. Il est né au début de l'année 1505 (à la fin de 1504, d'après ses propres calculs) dans l'archevêché de Trèves, a fait ses études à l'université de Cologne mais ne les a pas terminées, a complété son instruction par des lectures désordonnées, principalement des œuvres des humanistes, s'est engagé dans l'armée, a participé à la campagne d'Italie de 1527, a séjourné en Espagne, enfin s'est rendu en Amérique où il a passé les cinq dernières années qui précèdent les événements relatés dans le *Roman*. L'action même du *Roman* embrasse la période d'août 1534 à l'automne 1535.

L'auteur dit (chap. xvi) qu'il a écrit son roman immédiatement après avoir vécu ces événements. En effet, bien qu'il fasse dès les premières pages allusion à des faits qui se sont produits l'année suivante, rien dans le *Roman* ne montre que l'auteur ait eu connaissance d'événements postérieurs. Il ne sait encore rien, par exemple, de l'issue du soulèvement de Münster (Münster fut pris d'assaut en juin 1535) qu'il mentionne deux fois (chap. III et chap. XIII) et parle d'Ulrich Zasius (chap. XII) comme d'un homme vivant (= 1535). Cela explique que le ton du récit, pourtant calme en général, puisque l'auteur relate des événements qui appartiennent déjà au passé, soit parfois enflammé, car ce passé est encore trop proche de lui.

L'auteur déclare sans cesse qu'il a l'intention de n'écrire que la vérité (avant-propos, chap. iv, chap. v et autres). Que l'auteur

ait en effet tendu vers ce but, nous en avons la preuve dans le fait que nous ne trouvons pas dans le *Roman* d'anachronismes et que la description qu'il fait des personnages historiques correspond aux données de l'époque. Ainsi les discours d'Agrippa et de Jean Wier rapportés par l'auteur (chap. vi) correspondent aux idées exprimées par ces écrivains dans leurs œuvres, et le personnage de Faust qu'il représente est assez proche du Faust qui nous est dépeint dans sa plus ancienne biographie (écrite par Johann Spies et éditée en 1587). Mais, bien sûr, malgré toute la bonne volonté de son auteur, l'exposé reste cependant subjectif, comme tous les mémoires. Nous devons nous rappeler qu'il raconte les événements tels qu'ils lui sont apparus, ce qui, selon toute vraisemblance, diffère de leur déroulement dans la réalité. L'auteur n'a pas pu non plus éviter dans son long récit de petites contradictions dues aux failles naturelles de la mémoire.

L'auteur dit avec fierté (avant-propos) que par son instruction il ne se considère nullement inférieur à ceux qui « s'enorgueillissent d'un double ou triple doctorat ». En effet, on trouve dispersés dans tout le *Roman* de nombreux témoignages de la diversité des connaissances de l'auteur qui, conformément à l'esprit du xvi^e siècle, s'efforçait de connaître les sphères les plus variées de la science et des activités humaines. L'auteur parle sur le ton d'un connaisseur des mathématiques et de l'architecture, de l'art de la guerre et de la peinture, de l'histoire naturelle et de la philosophie, etc., sans compter ses réflexions détaillées sur les différentes branches des sciences occultes. En même temps, on rencontre dans le *Roman* une multitude de citations d'auteurs antiques et modernes et la mention fréquente de noms de savants et d'écrivains illustres. Il faut d'ailleurs noter que ces références ne sont pas toujours faites à propos et que l'auteur, de toute évidence, fait montre de son érudition. On peut dire la même chose des phrases en latin, espagnol, français ou italien que l'auteur insère dans son récit. Autant que l'on puisse en juger, de toutes ces langues étrangères il ne connaissait en fait que le latin qui, à cette époque, était la langue commune à tous les hommes cultivés. Il ne possédait vraisemblablement que

l'espagnol usuel et ses connaissances en italien et en français sont plus qu'incertaines.

L'auteur dit qu'il est un disciple des humanistes (avant-propos, chap. x et autres). Nous ne pouvons accepter cette affirmation qu'avec des réserves. Certes il fait souvent référence à différentes thèses devenues en quelque sorte les axiomes de la conception du monde humaniste (chap. I, IV et autres), il parle avec indignation de la scolastique et des partisans de la conception du monde médiévale, mais il subsiste cependant chez lui bien des préjugés du passé. Les idées que lui ont apportées ses lectures désordonnées se sont mêlées aux traditions reçues depuis l'enfance pour former une conception du monde pleine de contradictions. Parlant avec mépris de toutes les superstitions, l'auteur fait preuve lui-même de temps en temps d'une crédulité extrême ; se moquant des écoles où « les gens s'occupent à chercher des mots nouveaux » et louant par tous les moyens l'observation et l'expérience, il est parfois capable de se perdre dans des sophismes scolastiques, etc.

Quant à la foi de l'auteur en tout ce qui est surnaturel, il ne faisait à cet égard que suivre son siècle. Aussi étrange que ceci nous paraisse, c'est précisément à l'époque de la Renaissance qu'a commencé le développement intensif des sciences de la magie pour continuer pendant tout le xvi^e et le xvii^e siècles. Les sortilèges et les divinations imprécises du Moyen Âge sont devenus un système harmonieux de disciplines scientifiques (les savants en comptaient plus de vingt, cf., par exemple, l'œuvre d'Agrippa : *De speciebus magiaë*). L'esprit du siècle qui s'efforçait de tout rationaliser a réussi à faire de la magie aussi une doctrine rationnelle définie, a introduit la réflexion et la logique dans les divinations, a donné une explication scientifique des chevauchées aériennes pour se rendre au sabbat, etc. En accordant foi à la réalité des phénomènes magiques, l'auteur du *Roman* n'a fait que suivre les meilleurs esprits de son temps. Ainsi Jean Bodin, l'illustre auteur du traité *De Republica*, que Boeckel reconnaissait pour l'un des historiens les plus remarquables et qui est en même temps l'auteur de la *Démonomanie des sorciers*, où il étudie en détail les pactes avec le diable et les chevauchées aériennes pour se rendre au sabbat ;

Ambroise Paré, le réformateur de la chirurgie, qui a décrit la nature des démons et les différentes sortes de possession; Kepler, qui a défendu sa mère, accusée de sorcellerie, sans faire d'objection contre l'incrimination elle-même; le neveu du célèbre Jean Pic de la Mirandole qui a écrit le dialogue *La Sorcière* pour convaincre les esprits cultivés et incrédules de l'existence de celles-ci: d'après lui, on pouvait plutôt douter de l'existence de l'Amérique, etc. Les papes ont rédigé des bulles spéciales contre les sorcières, et en tête du célèbre *Malleus maleficarum* on trouve le texte suivant: *Hæresis est maxima opera maleficarum ne credere*, c'est-à-dire: « Ne pas croire aux actes des sorcières est la plus grande des hérésies. » Le nombre de ces incroyants était infime et parmi ceux-ci il faut accorder une place particulière à Jean Wier mentionné dans le *Roman* (Johann Weyer selon une autre transcription de son nom) qui le premier a reconnu dans la sorcellerie une maladie particulière.

V. BRIOUSOV

L'Ange de feu, ou roman véridique, où
l'on parle du diable qui est maintes fois
apparu à une jeune fille sous les traits
d'un esprit de lumière, l'a séduite et
poussée à commettre des actes
coupables de péché, où l'on parle de
pratiques magiques sacrilèges, de
l'astrologie, de la goétie et de la
nécromancie, du procès de la jeune
fille présidé par Son Éminence
l'archevêque de Trèves, et aussi
des rencontres et des conversations
entre le chevalier
et le trois fois docteur
Agrippa de Nettesheim
et le docteur Faust,
roman écrit par
un témoin.

Non illustrium cuiquam virorum
artium laude doctinæve fama clarorum
at tibi
domina lucida demens infelix
quæ multum dilexeras
et amore perieras
narrationem haud mendacem
servus devotus
amator fidelis
sempiternæ memoriæ causa
dedicavi
scriptor

Ce n'est point à quelque homme illustre
glorifié dans les arts ou dans les sciences
mais à toi,
femme de lumière, démente, malheureuse,
qui a beaucoup aimé
et a péri d'amour
que, serviteur dévoué
et amant fidèle,
l'auteur dédie
ce récit véridique
en signe d'éternel souvenir.

(traduction de l'auteur)

AMICO LECTORI

Avant-propos où l'auteur raconte sa vie avant son retour sur les terres allemandes.

Je crois que tout homme à qui il a été donné d'être témoin d'événements inhabituels et peu compréhensibles doit en laisser la description sincère et impartiale. Mais ce n'est pas seulement le désir de contribuer à une étude aussi complexe que celle du pouvoir mystérieux du diable et du domaine où il se manifeste qui me pousse à entreprendre le récit dépouillé de tout ce que j'ai vécu d'étonnant pendant ces derniers douze mois. Ce qui m'attire, c'est aussi la possibilité d'ouvrir mon cœur dans ces pages comme dans une confession muette à une oreille inconnue, car je n'ai personne d'autre à qui adresser ces tristes aveux et il est difficile de se taire à un homme qui a trop souffert. Pour que tu voies, lecteur bienveillant, quelle confiance tu peux accorder à mon récit sans malice et dans quelle mesure j'ai été capable d'apprécier avec raison tout ce que j'ai observé, je veux en quelques mots te conter ma destinée.

Avant tout, je dirai que je n'étais pas un jeune homme inexpérimenté lorsque j'ai rencontré l'obscur et le mystérieux dans la nature, puisque j'avais franchi la frontière qui partage notre vie en deux. Je suis né dans l'électorat de Trèves à la fin de l'an 1504 après l'incarnation du Verbe, le 5 février¹, le jour de la Sainte-Agathe (un mercredi), dans un petit village de la vallée du Hochwald, à Losheim. Mon grand-père y avait été barbier et chirurgien et

mon père, qui avait reçu ce privilège de notre électeur, y exerçait la médecine. Les habitants du village avaient toujours beaucoup estimé son art et, aujourd'hui encore, sans doute, ont recours à son aide attentive lorsqu'ils sont malades. Nous étions quatre enfants dans la famille: deux fils, moi y compris, et deux filles. L'aîné d'entre nous, Arnim, apprit avec succès le métier de notre père à la maison et à l'école et fut admis dans la corporation des médecins de Trèves; mes deux sœurs firent de bons mariages et allèrent s'installer, Marie à Merzig et Louise à Bâle. Quant à moi, qui avais reçu avec le sacrement du baptême le prénom de Rupprecht, j'étais le benjamin de la famille et encore enfant lorsque mon frère et mes sœurs avaient déjà leur indépendance.

On ne peut guère dire de mon instruction qu'elle fut brillante, quoique maintenant, ayant eu bien des occasions dans ma vie d'acquérir les connaissances les plus variées, je ne me considère nullement inférieur à certains qui s'enorgueillissent d'un double ou triple doctorat². Mon père rêvait de faire de moi son successeur et de me transmettre, tel un riche héritage, son métier et l'estime qu'on lui portait. À peine m'eut-il appris à lire et à écrire, à compter sur un abaque et m'eut-il donné les premières notions de latin, qu'il commença à m'initier aux secrets de la fabrication des médicaments, aux aphorismes d'Hippocrate et au livre de Johannitius le Syrien³. Mais j'abhorrais depuis ma tendre enfance le travail assidu qui n'exige qu'attention et patience. Seules l'insistance de mon père, qui avec l'entêtement propre aux vieillards ne revenait pas sur ses intentions, et les exhortations de ma mère, femme timide et bonne, me contraignirent à faire quelques progrès dans l'étude de cette matière.

Pour poursuivre mon éducation, lorsque j'eus quatorze ans, mon père m'envoya dans la ville de Cologne, sur le Rhin, chez son vieil ami Ottfried Gerhard, pensant que la présence de camarades stimulerait mon application. Cependant, l'université de cette ville d'où les Dominicains venaient de mener une lutte honteuse contre Jean Reuchlin, ne put éveiller en moi aucun désir ardent pour la science. À cette époque, malgré l'ébauche de quelques réformes, il n'y avait là-bas parmi les docteurs presque aucun disciple des

idées nouvelles de notre temps et la faculté de théologie se dressait toujours au milieu des autres, telle une tour au-dessus des toits. On me proposait d'apprendre par cœur les hexamètres du *Doctrinale*⁴ d'Alexandre et de me plonger dans les *Copulata*⁵ de Pierre d'Espagne. Si j'ai appris quelque chose pendant mon séjour à l'université, c'est assurément non pas aux conférences de l'école mais aux cours des professeurs errants et loqueteux qui faisaient de temps en temps une apparition dans les rues de Cologne.

Je ne dois pas dire (ce serait injuste) que je n'ai aucune disposition; par la suite, doué d'une bonne mémoire et d'une intelligence vive, j'ai pu saisir les raisonnements des penseurs antiques et contemporains les plus profonds. Ce qui m'a été donné de connaître des travaux du mathématicien de Nüremberg Bernhard Walther⁶, des découvertes et des réflexions du docteur Théophraste Paracelse et, *a fortiori*, des conceptions captivantes de l'astronome de Frauenberg, Nicolas Copernic⁷, me permet de penser que l'animation bienfaisante qui a fait renaître au cours de notre siècle les arts libres et la philosophie gagnera dans l'avenir également les sciences. Mais ceux-ci ne peuvent pas ne pas être familiers à tous ceux qui s'avouent, spirituellement, contemporains du grand Érasme⁸, voyageur de la vallée de l'humanité, *vallum humanitatis*⁹. Personnellement du moins, inconsciemment pendant mon adolescence et après y avoir réfléchi à l'âge adulte, je n'ai jamais accordé beaucoup de prix aux connaissances que les nouvelles générations puisent dans les vieux livres sans les vérifier par l'étude de la réalité. Avec l'ardent Jean Pic de la Mirandole, l'auteur du brillant *De la dignité de l'homme*¹⁰, je suis prêt à maudire «les écoles où les gens s'occupent à chercher des mots nouveaux».

Fuyant les conférences de l'université de Cologne, je m'adonnai cependant avec d'autant plus de passion à la vie libre des étudiants. Après l'austérité de la maison paternelle, je trouvais tout à fait à mon goût les crânes beuveries, les heures passées avec des compagnes accommodantes, les cartes dont la fortune changeante me coupait le souffle. Je m'habituai rapidement à ce mode de vie désordonné et d'une façon générale à la vie bruyante de la ville qui déborde d'une précipitation et d'une agitation incessantes, trait caractéristique de

notre temps, qui remplit de perplexité et de colère les vieillards qui se souviennent de la paisible époque du bon empereur Frédéric¹¹. Je passais des journées entières avec mes camarades à faire des frasques qui n'étaient pas toujours innocentes, allant des tavernes aux maisons de plaisir, chantant des chansons d'étudiants, entraînant les artisans dans les bagarres et ne dédaignant pas de boire de l'alcool pur, ce qui, il y a quinze ans, n'était pas aussi répandu qu'aujourd'hui. Même l'obscurité humide de la nuit et le tintement des chaînes que l'on fermait dans les rues ne nous obligeaient pas toujours à aller prendre du repos.

Je passai presque trois hivers plongé dans cette vie jusqu'à ce que ces amusements prissent fin pour moi d'une façon malheureuse. Mon cœur candide s'était enflammé d'une passion ardente pour notre voisine, la femme du boulanger, belle et vive; ses joues étaient comme la neige jonchée de pétales de rose, ses lèvres comme les coraux de Sicile et ses dents comme les perles de Ceylan, pour employer la langue des poètes. Elle n'était pas hostile au jeune homme bien fait et diseur de bons mots que j'étais, mais exigeait de moi ces petits présents dont toutes les femmes sont friandes, comme le remarquait déjà Ovide Naso. Je n'avais pas assez de l'argent que m'envoyait mon père pour satisfaire ses fantaisies capricieuses et c'est ainsi qu'avec l'un de mes compagnons les plus audacieux je fus entraîné dans une très méchante affaire qui ne resta pas secrète, si bien que je fus menacé d'être enfermé dans la prison de la ville. Ce n'est que grâce aux démarches et aux efforts d'Ottfried Gerhard qui était assuré de la bienveillance du comte Hermann de Neuenahr¹², chanoine influent et homme d'un esprit remarquable, que j'échappai au procès et fus renvoyé chez mes parents pour y subir le châtiment domestique.

Mes années d'école auraient dû se terminer ainsi, semble-t-il, mais en fait, c'est alors seulement que commencèrent les études qui m'ont donné le droit d'être appelé un homme cultivé. J'avais dix-sept ans. N'ayant même pas obtenu le grade de bachelier à l'université, je m'installai à la maison dans la situation pitoyable d'un bon à rien, d'un homme qui a souillé son honneur et dont tous se sont écartés. Mon père essaya de me trouver une occupation et

m'obligea à l'aider à préparer les médicaments, mais je me détournai avec obstination de cette profession qui me déplaisait, préférant supporter que l'on me reprochât d'être un parasite. Cependant, dans notre Losheim isolé, je trouvai un ami fidèle qui se prit d'une douce affection pour moi et me conduisit sur une voie nouvelle. C'était le fils de notre apothicaire, Friedrich, un jeune homme un peu plus âgé que moi, maladif et étrange. Son père aimait collectionner et relier les livres, surtout les nouveaux ouvrages imprimés, et dépensait pour eux tout ce qui lui restait de ses revenus, bien que lui-même lût rarement. Friedrich, au contraire, depuis ses plus jeunes années, s'adonnait à la lecture comme à une passion enivrante et ne connaissait pas de joie plus grande que de réciter à haute voix ses pages favorites. C'est pourquoi, dans notre ville, Friedrich passait soit pour un jeune homme à demi fou, soit pour un individu dangereux, et il était aussi seul que moi; aussi n'est-il pas étonnant que nous nous fussions liés d'amitié comme deux oiseaux enfermés dans la même cage. Lorsque je n'errais pas avec mon arbalète par monts et par vaux dans les collines avoisinantes, j'allais dans la petite chambre de mon ami, tout en haut de la maison, sous les tuiles, et nous passions des heures entières au milieu des tomes épais de l'Antiquité et des livres minces des auteurs contemporains.

C'est ainsi que nous aidant l'un l'autre, nous extasiant ensemble ou discutant avec opiniâtreté, par les froides journées d'hiver et les nuits étoilées d'été, nous lûmes tout ce que nous pûmes nous procurer dans notre coin perdu et fîmes du grenier de la boutique de l'apothicaire une véritable académie. Bien que notre connaissance de la grammaire latine de Zieten¹³ fût loin d'être parfaite, nous lûmes de nombreux auteurs latins et, qui plus est, des auteurs dont on ne parlait ni à l'université, ni dans les *ordinarii*, ni lors des disputes. Chez Catulle, Martial, Calpurnius nous trouvâmes des modèles de beauté et de goût à jamais inégalables, qui, maintenant encore, sont vivants et lumineux dans ma mémoire, et dans les œuvres du divin Platon nous aperçûmes les profondeurs les plus secrètes de la sagesse humaine, sans tout comprendre mais par tout ébranlés. Dans les œuvres de notre siècle, moins parfaites mais plus

proches de nous, nous apprîmes à reconnaître ce qui auparavant déjà, sans avoir de nom, vivait et grouillait dans nos âmes. Nous vîmes nos propres opinions, encore vagues jusque-là, dans l'infiniment amusant *Éloge de la folie*¹⁴, dans les *Colloques* pleins d'esprit et de noblesse, dans le *Triomphe de Vénus*¹⁵, puissant et impitoyable, et dans les *Lettres des hommes obscurs*¹⁶, que nous relûmes bien des fois, du début jusqu'à la fin, et auxquelles l'Antiquité ne peut guère opposer que Lucien.

C'était alors l'époque dont on dit maintenant: qui n'est pas mort en 23, en 24 ne s'est pas noyé et en 25 n'a pas été tué, doit remercier Dieu de ce miracle. Mais les noires tempêtes des événements ne nous passionnaient guère, nous qui étions occupés à converser avec les esprits les plus nobles. Nous ne compatîmes pas du tout lorsque Trèves fut envahie par le chevalier Franz von Sickingen¹⁷ glorifié par certains pour avoir été l'ami des meilleurs hommes mais qui était en fait un personnage d'autrefois, un de ces bandits qui pour détrousser les voyageurs avaient mis leur tête à bas prix. Notre archevêque repoussa l'agresseur et montra ainsi que l'époque de Florisel de Nicée¹⁸ faisait désormais partie des vieilles légendes. De la même façon lorsque pendant les deux années suivantes les terres allemandes furent balayées, comme dans une danse satanique, par les rébellions et les révoltes populaires, et que dans notre ville on ne parlait que de l'issue des insurrections, nos occupations n'en furent pas troublées. Friedrich, qui était un rêveur, crut d'abord que cette tempête de feu et de sang permettrait d'instaurer dans notre pays plus d'ordre et de justice, mais il fut vite convaincu, lui aussi, qu'il n'y avait rien à attendre des paysans allemands encore trop sauvages et trop ignorants. Tout ce qui arriva justifia les propos amers de l'un de nos écrivains: *rustica gens optima flens, pessima gaudens*¹⁹.

Quelques dissensions jaillirent entre nous lorsque l'on commença à parler de Martin Luther, l'«hérétique invincible²⁰» qui avait déjà bien des partisans parmi les princes régnants. On assurait que les neuf dixièmes de l'Allemagne à cette époque s'écriaient: «Vive Luther» et qu'en Espagne, plus tard, on disait que chez nous la religion change comme le temps et que le hanneton vole entre

trois églises. Personnellement, le problème de la grâce et de la transsubstantiation ne m'intéressait nullement et je n'ai jamais pu comprendre comment Desiderius Érasme, ce génie unique, avait pu s'intéresser à des sermons de moines. Reconnaisant avec les hommes les meilleurs que la foi se cache au fond du cœur et non dans des manifestations extérieures, je n'ai donc, ni dans ma jeunesse ni à l'âge mûr, jamais ressenti aucun embarras ni dans la société des bons catholiques ni parmi les luthériens fanatiques. Friedrich, au contraire, que la religion effrayait par ses sombres précipices, trouvait une révélation incompréhensible pour moi dans les livres de Luther dont, il est vrai, le style est très coloré et la langue ne manque pas de force, et nos discussions devenaient parfois des querelles offensantes.

Au début de l'année 26, juste après la Sainte Pâque, ma sœur Louise et son mari vinrent nous rendre visite. En leur présence la vie devint absolument intolérable pour moi car sans arrêt ils m'accablaient de reproches, disant qu'à vingt ans j'étais encore un joug sur les épaules de mon père et une meule dressée devant les yeux de ma mère. À cette même époque environ, le chevalier Georg von Frundsberg²¹, le célèbre vainqueur des Français, sur ordre de l'empereur, enrôlait des recrues dans notre région. Il me vint alors à l'idée de devenir un lansquenet libre, puisque je ne voyais pas d'autre moyen de changer ma vie qui s'apprêtait à croupir comme l'eau d'un étang. Friedrich, qui rêvait de me voir devenir un écrivain célèbre – car tous les deux nous avons tenté d'imiter nos auteurs favoris –, en fut très attristé, mais ne trouva pas d'arguments pour me dissuader. J'annonçai à mon père, sur un ton décidé et insistant, que j'avais choisi le métier des armes parce que l'épée me convenait mieux que la lancette. Mon père, comme je m'y attendais, se mit en colère et m'interdit ne fût-ce que de penser à la carrière militaire en me disant : « Pendant toute ma vie j'ai essayé de réparer les corps humains et je ne veux pas que mon fils les mutile. » Je n'avais pas d'argent pour m'acheter armes et uniforme, mon ami non plus, c'est pourquoi je décidai de quitter le toit paternel en secret. Une nuit, celle du 5 juin, je m'en souviens, je sortis sans me faire remarquer de la maison en emportant avec moi

vingt-cinq florins du Rhin. Je me le rappelle très bien, Friedrich m'accompagna jusqu'à la sortie de la ville et m'embrassa – hélas, c'était la dernière fois de notre vie! – en pleurant près d'un saule gris, blême, dans la lumière de la lune, comme un mort.

Ce jour-là, je ne ressentis pas dans mon cœur le poids de la séparation car, devant moi, telle la profondeur d'un matin de mai, brillait une nouvelle vie. J'étais jeune et fort, les sergents recruteurs m'acceptèrent sans difficulté et j'entrai dans l'armée italienne de Frundsberg. On comprendra aisément que les jours qui suivirent ne furent pas faciles pour moi, il suffit de se rappeler ce que sont nos lansquenets: des gens violents, grossiers, incultes, qui paradedent dans leurs habits bigarrés en tenant des discours alambiqués, cherchant seulement à s'enivrer et à obtenir les meilleurs butins. C'était presque effrayant, après les traits d'esprit de Martial, fins comme une aiguille, ou les réflexions de Marsile Ficin²², élevées comme le vol d'un milan, de partager les amusements effrénés de mes camarades; la vie me semblait n'être alors qu'un songe étouffant. Mais mes supérieurs ne pouvaient pas ne pas remarquer que j'étais différent de mes compagnons et par mes connaissances et par ma conduite. Comme je maniais bien l'arquebuse et ne dédaignais aucune tâche, ils me distinguaient toujours en me confiant des fonctions qui me convenaient mieux.

Je fis toute la difficile campagne d'Italie comme lansquenet: il fallait franchir les montagnes enneigées dans le froid hivernal ou traverser à gué les rivières, avec de l'eau jusqu'à la gorge, et camper pendant des semaines entières dans la boue des marécages. Je participai alors, le 6 mai de l'année 27, à la prise d'assaut de la Cité Éternelle, par les troupes espagnoles et allemandes réunies. Je pus voir de mes propres yeux les soldats enragés piller les églises de Rome, commettre des viols dans les couvents, se promener dans les rues sur les mules du Souverain pontife, coiffés de mitres, jeter dans le Tibre les Saints Sacrements et les reliques des saints, organiser un conclave et proclamer Martin Luther pape. Ensuite je passai près d'un an dans les différentes villes d'Italie, me familiarisai avec la vie de ce pays véritablement éclairé et qui reste un exemple brillant pour les autres. Cela me permit de connaître les créations captivantes des peintres italiens contemporains, tant supérieures

aux nôtres, si l'on excepte, bien sûr, l'inimitable Albrecht Dürer²³ – notamment les œuvres de l'éternellement regretté Raphaël d'Urbino, de son digne rival Sebastiano del Piombo, du jeune génie universel Benvenuto Cellini que nous affrontâmes aussi comme ennemi, et de Michelangelo Buonarroti, qui dédaigne un peu la beauté des formes mais est cependant puissant et original.

Au printemps de l'année suivante, le lieutenant du détachement espagnol, Don Miguel de Gamez, me rapprocha de lui comme médecin car je possédais déjà un peu l'espagnol. Je dus partir en Espagne avec Don Miguel que l'on envoya avec des lettres secrètes pour notre empereur et ce voyage détermina ma destinée. Nous trouvâmes la cour dans la ville de Tolède et y rencontrâmes aussi le plus grand de tous nos contemporains, un héros égal aux Hannibal et aux Scipion et aux autres grands hommes de l'Antiquité : Fernand Cortès²⁴, marquis de la vallée de l'Oaxaca. La réception organisée en l'honneur du fier conquérant des empires, ainsi que les récits de ceux qui revenaient du pays décrit d'une façon si captivante par Amerigo Vespucci²⁵, me convainquirent d'aller tenter ma chance dans cette terre promise pour tous ceux qui ont connu l'échec. Je me joignis à une expédition pacifique mise sur pied par des Allemands installés à Séville et partis, le cœur léger, de l'autre côté de l'océan.

J'entrai d'abord au service de l'Audience Royale²⁶ dans les Indes occidentales mais bientôt, convaincu de la façon peu scrupuleuse et maladroite dont elle dirigeait les affaires et de l'injustice avec laquelle elle récompensait talents et mérites, je préfèrai exécuter les commissions des maisons de commerce allemandes qui avaient des comptoirs dans le Nouveau Monde²⁷, essentiellement celle des Welzer qui possédaient des mines de cuivre à Saint-Domingue, mais aussi des Fugger, des Ellinger, des Kromberger, des Tetzl. Je fis quatre expéditions, à l'ouest, au sud et au nord pour chercher de nouveaux filons de minerai, des champs de pierres précieuses – améthistes et émeraudes – et des forêts de bois précieux : deux fois sous les ordres d'autres personnes et deux fois en commandant moi-même le détachement. C'est ainsi que je parcourus toutes les régions de Chicora²⁸ jusqu'au port de Tumbes, passai de longs mois au milieu des païens à la peau sombre, vis dans les capitales en rondins des indigènes des

richesses auprès desquelles tous les trésors de l'Europe ne sont rien, échappai plusieurs fois à une mort imminente presque par miracle. Mon amour pour une Indienne qui sous sa peau foncée cachait un cœur tendre et passionné me fit connaître aussi les cruelles souffrances de l'âme, mais il serait déplacé de relater ici cette aventure avec plus de détails. Je dirai en quelques mots que si les calmes journées passées à lire avec mon cher Friedrich ont éduqué ma pensée, ces années d'angoisse, de pérégrinations ont trempé ma volonté dans le feu des épreuves et m'ont donné la qualité la plus précieuse pour un homme: la foi en soi.

Chez nous on s'imagine, à tort, bien entendu, que de l'autre côté de l'océan il suffit de se baisser pour ramasser l'or sur la terre; néanmoins, après avoir passé cinq ans en Amérique et dans les Indes occidentales, je réussis, grâce à un travail incessant et non sans l'aide de la chance, à amasser des économies suffisantes. C'est alors que me vint l'idée de revenir sur les terres allemandes, non point pour m'installer paisiblement dans notre petite ville, presque somnolente, mais avec l'intention futile de me glorifier de mes succès devant mon père qui devait certainement penser que j'étais un bon à rien qui l'avait dépouillé. Je ne dissimulerai pas cependant que j'éprouvais une douleur que jamais je n'aurais pensé ressentir: je me languissais de mes collines natales où, aigri, j'avais erré autrefois avec mon arbalète; je désirais passionnément revoir ma chère mère et l'ami que j'avais abandonné et que j'espérais retrouver en vie. Cependant, j'avais déjà la ferme intention, après avoir visité mon village natal et rétabli les liens avec ma famille, de repartir en Nouvelle-Espagne que je considère comme ma seconde patrie.

Au tout début du printemps de l'année 34, j'embarquai sur un bateau des Welzer dans le port de Villa Rica de la Vera Cruz et, après une traversée difficile sur une mer démontée, j'arrivai dans la riche ville d'Anvers. Je passai plusieurs semaines à m'acquitter de différentes missions qui m'avaient été confiées et c'est seulement au mois d'août que je pus enfin me mettre en route pour la Rhénanie. C'est à partir de ce moment proprement dit que commence mon récit.

CHAPITRE PREMIER

*Comment je rencontrai Renata pour la première fois
et comment elle me raconta sa vie.*

Je décidai de quitter la Hollande par la route et choisis de passer par Cologne car j'avais envie de revoir cette ville où j'avais connu des heures si délicieuses. Pour trente escudos espagnols¹ j'achetai un bon cheval capable de transporter sans peine mes affaires et moi-même, mais, redoutant les brigands, je m'efforçai de prendre l'apparence d'un marin désargenté. J'échangeai l'habit bigarré et relativement luxueux dans lequel je me pavanais dans le riche Brabant contre un simple costume de matelot marron foncé et attachai mes larges chausses aux genoux. Je ne conservai que ma longue et fidèle épée parce que je ne comptais pas moins sur elle que sur sainte Gertrude, la patronne de tous ceux qui voyagent sur les routes. Je mis de côté une petite somme: des joachimsthalers² en argent pour mes frais de route et cachai mes économies, des pistoles d'or³, à l'intérieur de ma large ceinture.

Après cinq jours d'un voyage agréable avec des compagnons de rencontre, car j'allais sans trop me presser, je traversai la Meuse et arrivai à Venlo. Je ne cacherai pas qu'une émotion quelque peu indigne d'un homme s'empara de moi lorsque j'atteignis des contrées où je commençais à voir devant moi des vêtements allemands et où ma langue natale pleine d'entrain frappa mon oreille d'un son si familier. Comme j'avais quitté Venlo de bonne heure,

je comptais atteindre Neuss dans la soirée; c'est pourquoi je pris congé de mes compagnons de route à Viersen car ils souhaitaient passer par Gladbach; je m'engageai, seul désormais, sur la route de Düsseldorf. Comme il fallait me hâter, je me mis à talonner mon cheval mais il trébucha et se blessa au paturon contre une pierre; ce fait insignifiant entraîna, tel une cause première, la longue série d'événements étonnants qu'il m'a été donné de vivre après ce jour-là. Mais depuis longtemps déjà j'avais remarqué que seuls des événements négligeables sont les premiers maillons de la chaîne des pénibles épreuves qu'invisiblement et sans bruit la vie forge parfois pour nous.

J'avancais lentement sur mon cheval boiteux, et étais encore fort loin de la ville lorsque l'obscurité grise se fit plus épaisse et que de l'herbe s'éleva un âcre brouillard. Je traversais alors une hêtraie touffue et pensais, non sans appréhension, qu'il allait me falloir passer la nuit dans cette région totalement inconnue, lorsque, dans un tournant, j'aperçus sur le bord de la route, dans une petite clairière, une maisonnette de bois toute de guingois, isolée, qui semblait s'être égarée là. La porte était bien fermée et les fenêtres du rez-de-chaussée ressemblaient plutôt à des meurtrières, mais sous le toit se balançait au bout d'une corde une grosse bouteille cassée indiquant que c'était une auberge. Je m'approchai et me mis à tambouriner contre le volet avec la poignée de mon épée. Comme je frappais avec fermeté et que le chien aboyait avec acharnement, la propriétaire de la maison jeta un coup d'œil mais refusa pendant un long moment de me laisser entrer, me demandant qui j'étais et pourquoi je venais ici. Ne pressentant en rien l'avenir que j'étais en train de me préparer, j'insistai avec force menaces et jurons tant et si bien qu'enfin on m'ouvrit la porte et emmena mon cheval à l'écurie.

Dans l'obscurité, par un escalier branlant, on me conduisit au premier étage, dans une petite pièce étroite de largeur inégale comme un étui de viole. Alors qu'en Italie, même dans les hostelleries les plus modestes, on peut trouver un bon lit moelleux et un savoureux repas accompagné d'une bouteille de vin, chez nous les voyageurs, exception faite des gens riches que suivent sur des

mulets des dizaines de ballots pleins à craquer, doivent se contenter de pain noir, d'une mauvaise bière et d'une vieille paillasse. Ce premier asile dans mon pays natal me parut étouffant et exigu, surtout après les chambres propres, comme polies, des maisons des marchands hollandais dont les lettres de recommandation m'avaient ouvert les portes. Mais j'avais connu aussi des nuits bien pires, lors de mes pénibles pérégrinations à travers l'Anahuac⁴, aussi, couvert de mon manteau de cuir, j'essayai de m'endormir le plus vite possible et de ne pas écouter dans la salle du rez-de-chaussée une voix avinée entonner une nouvelle chanson dont j'ai cependant retenu les paroles :

*Ob dir ein Dirn gefelt
So schweig, hastu kein Gelt*.*

Combien aurais-je été étonné, alors que je m'endormais, si une voix prophétique m'avait dit que c'était pour moi le dernier soir d'une vie et que le lendemain allait en commencer une autre ! La destinée qui m'avait fait traverser l'océan m'avait retenu en voyage exactement le nombre de jours nécessaire et m'avait conduit comme vers un but fixé d'avance vers cette maison éloignée de la ville et des villages où m'attendait un rendez-vous fatal. Un dominicain érudit aurait vu là un signe de la providence divine ; un réaliste⁵ convaincu y aurait trouvé une raison de s'affliger sur l'enchaînement complexe des causes et des effets qui ne peuvent trouver place dans les cercles concentriques de Raymond Lulle⁶. Quant à moi, lorsque je pense aux mille et un hasard qui ont été nécessaires pour que je me trouve sur la route de Neuss dans cette pauvre petite auberge, je n'arrive plus à faire la différence entre les choses naturelles et surnaturelles, entre *miracula* et *natura*⁷. Je présume que ma première rencontre avec Renata est au moins aussi miraculeuse que tout ce que j'ai vécu ensuite avec elle d'inhabituel et de troublant.

Minuit devait être depuis longtemps passé lorsque soudain j'ouvris les yeux, réveillé par quelque chose d'inattendu. Il faisait

* Si une fille te plaît / Tais-toi, si tu n'as pas le sou (allemand).

assez clair dans ma chambre car la lune brillait d'un éclat bleu argenté et alentour régnait un silence complet, comme si la terre entière et les cieux étaient morts. Mais ensuite, dans ce silence, j'entendis dans la chambre voisine, derrière la cloison de bois, une femme chuchoter et crier faiblement. Quoiqu'un proverbe sensé dise que le voyageur a bien assez de se soucier de son dos sans se préoccuper des épaules d'autrui, et que je n'aie jamais été doué d'une sensibilité excessive, mon amour inné pour l'aventure ne pouvait que me pousser à défendre une femme offensée, et toutes les années que j'avais passées à combattre me donnaient le droit de chevalier⁸. Je me levai, dégainai mon épée à moitié, sortis de ma chambre et, dans le sombre couloir, découvris aisément la porte derrière laquelle on entendait parler. Je demandai à voix haute si personne n'avait besoin d'aide et lorsque j'eus répété pour la deuxième fois ces mots sans recevoir de réponse, je poussai violemment la porte, cassai le verrou peu solide et entrai.

C'est alors que je vis Renata pour la première fois.

Dans une chambre aussi peu accueillante que la mienne et également assez bien éclairée par les rayons de la lune, se dressait, plaquée contre le mur, saisie d'épouvante, une femme à moitié nue, les cheveux défaits. Il n'y avait personne d'autre car tous les recoins étaient bien éclairés et les ombres sur le plancher étaient nettes et distinctes; mais elle tendait les bras devant elle pour se protéger, comme si quelqu'un l'assailait. Et il y avait dans ce mouvement quelque chose d'infiniment terrifiant car on ne pouvait pas ne pas comprendre que c'était un spectre invisible qui la menaçait. M'ayant remarqué, la femme s'élança brusquement à ma rencontre en poussant un nouveau cri, se mit à genoux devant moi, comme si j'étais un messager du ciel, et m'étreignit convulsivement en me disant, haletante :

– C'est toi enfin, Rupprecht! Je n'ai plus de forces!

Je n'avais jamais rencontré Renata jusqu'à ce jour, et elle me voyait, elle aussi, pour la première fois, cependant elle m'avait appelé par mon prénom aussi simplement que si nous avions été des amis d'enfance. Je compris plus tard qu'elle avait pu entendre mon nom lorsque je m'étais présenté à l'hôtesse, mais, sur le moment,

je fus frappé de stupeur. Cependant, m'efforçant à l'instar des stoïciens de ne montrer aucunement ma surprise, je touchai légèrement l'épaule de cette femme inconnue et lui demandai s'il était vrai qu'un spectre la poursuivait. Mais elle n'avait pas la force de me répondre car elle sanglotait et riait tour à tour et se bornait à m'indiquer d'une main tremblante un endroit où pour moi il n'y avait pas autre chose qu'un rayon de lune. Je ne dois pas nier ici que le caractère inhabituel de la situation et la conscience de la présence toute proche de forces non humaines saisirent mon être entier d'un sombre effroi, tel que je n'en avais pas éprouvé depuis ma tendre adolescence. Davantage pour calmer cette femme démente que parce que je croyais moi-même en ce moyen, je sortis mon épée de son fourreau et, la saisissant par la lame, brandis devant moi sa poignée cruciforme, car j'avais entendu dire que, par ce geste, on pouvait se protéger des attaques des forces du Mal. Mais la jeune femme fut prise de tremblements, comme à l'heure de l'agonie, et s'effondra brusquement sur le sol, face contre terre.

Je ne crus pas digne de fuir bien que j'eusse compris que la malheureuse était possédée par un mauvais démon qui la torturait de l'intérieur. Je n'avais, jusqu'à ce jour, jamais vu de telles convulsions et ne soupçonnais pas que le corps humain pût se plier d'une façon aussi incroyable⁹. Sous mes yeux la jeune femme tantôt s'étirait douloureusement et contrairement à toutes les lois de la nature, si bien que son cou et ses seins restaient durs comme du bois et droits comme un bâton, tantôt elle se repliait brusquement sur elle-même, sa tête et son menton touchaient ses orteils et les veines de son cou se tendaient monstrueusement; tantôt, au contraire, elle se rejetait en arrière, la nuque enfoncée dans les épaules, déboîtée vers le dos, les hanches soulevées très haut. Je fus plus tard plusieurs fois témoin des tourments auxquels les démons soumettaient Renata, mais, ce jour-là, le spectacle me terrifia par sa nouveauté. Je regardais les souffrances et les convulsions de cette femme inconnue sans bouger, comme si j'avais été transformé en statue de sel en même temps que la femme de Loth, car je ne savais pas du tout comment l'aider ou la soulager.

Peu à peu la femme cessa de se débattre sur les dures lames du plancher et son visage défiguré reprit progressivement des traits plus sensés ; mais elle continuait à être secouée de convulsions, à se plier dans tous les sens, et de nouveau se protégeait comme d'un ennemi. Alors, supposant que le diable était sorti de son corps, j'attirai la jeune femme vers moi et commençai à lui réciter la sainte prière : *Libera me, Domine, de morte aeterna*, la seule qui me f t alors revenue à la mémoire. Pendant ce temps, la lune se couchait, disparaissant derrière les cimes de la forêt ; au fur et à mesure que l'obscurité matinale envahissait la pièce en repoussant l'ombre du mur à la fenêtre, la jeune femme, allongée dans mes bras, revenait à elle. Mais les ténèbres soufflaient sur elle comme la glaciale tramontane des Pyrénées et elle était toute frissonnante, comme par un grand froid hivernal.

Je lui demandai si le spectre s'était éloigné.

La dame ouvrit les yeux, promena son regard dans la chambre, comme après un évanouissement, et me répondit :

– Oui, il s'est dissipé, voyant que nous étions bien armés contre lui. Il ne peut rien tenter contre une volonté ferme.

Ce furent les secondes paroles que j'entendis Renata prononcer. Lorsqu'elle eut fini de parler elle se mit à pleurer, tremblante de fièvre, elle pleurait tant que les larmes coulaient impétueusement sur ses joues et que mes doigts en étaient tout humides. Voyant que la jeune femme ne pourrait pas se réchauffer sur le plancher, un peu rassuré, je la soulevai sans peine dans mes bras, car elle était petite et plutôt maigre, et la portai sur son lit qui était tout près. Là je la couvris avec ce que je pus trouver dans la chambre et essayai de la calmer.

Mais elle ne cessait de pleurer et, soudain, saisie par une nouvelle inquiétude, elle me prit la main :

– Maintenant, Rupprecht, je dois te raconter ma vie parce que tu m'as sauvée ; tu dois tout savoir de moi.

J'essayai d'objecter que ce n'était pas le moment de faire un tel récit, mais Renata, me sembla-t-il, n'entendit pas mes paroles et, serrant fort mes doigts tout en évitant de me regarder, elle se mit à parler très vite. Au début je ne compris pas ce qu'elle disait car

ses idées se succédaient très rapidement et elle passait inopinément d'un sujet à un autre. Mais, peu à peu, j'appris à distinguer le courant principal dans le torrent impétueux de ses paroles et je compris qu'en effet elle me racontait sa vie.

Plus tard, jamais, même à l'époque de nos rapports les plus intimes, les plus confiants, Renata ne me fit un récit aussi suivi de sa vie. Certes, même cette nuit-là, non seulement elle ne parla pas de ses parents et de l'endroit où elle avait passé son enfance mais, comme j'eus ensuite l'occasion de m'en convaincre avec certitude, elle dissimula bien des épisodes ultérieurs ou les déforma – fut-ce intentionnellement ou fut-ce dû à son état maladif, je ne le sais. Néanmoins, pendant longtemps, je ne sus de Renata que le peu de choses dont elle me fit part dans ce récit délirant, c'est pourquoi je me dois de le relater ici en détail. Seulement, je ne saurais rendre compte avec exactitude de son discours confus, précipité et décousu, et devrai le remplacer par mon propre récit, plus logique.

Elle me dit son prénom, le seul sous lequel je la connaisse ; elle mentionna si rapidement et si confusément les premières années de son existence que ses paroles ne sont pas restées gravées dans ma mémoire, puis elle passa à l'événement qu'elle considérait avoir été fatal pour elle.

Renata avait huit ans lorsque pour la première fois apparut dans sa chambre, dans un rayon de soleil, un ange qu'on eût dit de feu, vêtu d'une robe blanche comme neige¹⁰. Son visage brillait, ses yeux étaient bleus comme le ciel et ses cheveux semblaient être de fins fils d'or. L'ange se présenta sous le nom de Madiel. Renata ne fut nullement effrayée et, ce jour-là, l'ange et elle jouèrent à la poupée. Ensuite l'ange vint souvent la voir, presque tous les jours ; il était toujours gai et bon, si bien que la petite fille l'aima plus que tous ses parents et que les compagnes de son âge. Madiel distrayait Renata avec une ingéniosité inépuisable, lui racontant des plaisanteries, des histoires et, lorsqu'elle avait du chagrin, il la consolait avec tendresse. Parfois avec Madiel apparaissaient ses camarades, des anges eux aussi, mais ils n'étaient pas de feu, étaient vêtus de manteaux pourpre et lilas et étaient moins affectueux. Madiel avait

défendu sévèrement à Renata de parler de ses visites secrètes mais quand bien même elle aurait désobéi, de toute façon on ne l'aurait pas crue, pensant qu'elle inventait ou jouait la comédie.

Madiel n'apparaissait pas toujours sous l'aspect d'un ange mais revêtait parfois d'autres apparences, surtout lorsque Renata n'avait pas l'occasion de rester seule. Ainsi l'été, bien souvent, Madiel prenait la forme d'un papillon de feu aux ailes blanches et aux antennes d'or et venait se poser sur Renata qui le cachait dans ses longs cheveux. En hiver, l'ange se métamorphosait en quenouille pour que la petite fille pût toujours et partout le porter avec elle. Renata reconnaissait aussi son ami céleste dans une fleur coupée, une braise qui avait sauté de l'âtre, une noix qu'elle avait cassée avec ses dents. Quelquefois, le soir, Madiel s'étendait aux côtés de Renata et restait jusqu'au matin, serré contre elle comme un chat. Parfois, ces nuits-là, l'ange emportait Renata sur ses ailes loin de la maison, lui montrait d'autres villes, d'illustres cathédrales ou même des villages qui n'étaient pas terrestres et à l'aube, sans elle-même savoir comment, elle se retrouvait toujours dans son lit.

Lorsque Renata fut un peu plus âgée, Madiel lui annonça qu'elle serait une sainte comme Amalberge de Maubeuge¹¹ et que c'était précisément pourquoi il lui avait été envoyé. Il lui parlait souvent du sacrifice de Jésus-Christ, de la bienheureuse soumission de la Vierge Marie, des chemins cachés qui mènent aux portes scellées du paradis terrestre, de sainte Agnès, inséparable de son doux agneau¹², de sainte Véronique qui reste éternellement debout devant l'image du Sauveur et de bien d'autres personnages et sujets qui ne pouvaient inspirer que de pieuses méditations. Renata le dit elle-même: si auparavant elle s'était demandé si son hôte mystérieux était réellement un envoyé du Ciel, ses doutes ne purent que se dissiper en fumée après ces discours, car un serviteur de Satan n'aurait certainement pas pu prononcer une telle quantité de saints noms sans en éprouver lui-même une souffrance extrême. Madiel, d'ailleurs, apparut sous l'aspect du Christ crucifié, et de ses mains de feu transpercées coulait un filet de sang pourpre et feu.

L'ange adjurait, exhortait Renata de mener la vie austère d'une ascète, de rechercher la pureté du cœur et la lucidité de l'esprit et

elle se mit à observer tous les jours de jeûne institués par la Sainte Église, à aller quotidiennement à la messe et à beaucoup prier, seule, dans sa chambre devant le crucifix. Madiel exigeait souvent de Renata qu'elle se soumit à de cruelles épreuves: sortir nue dans le froid, jeûner et s'abstenir de boire pendant plusieurs jours de suite, se flageller les cuisses avec des fouets noueux ou se meurtrir les seins avec des pointes. Renata passait des nuits entières à genoux et Madiel restait à ses côtés et réconfortait la jeune fille épuisée, comme l'ange le Sauveur dans les jardins de Gethsémani. Renata supplia Madiel avec insistance de lui toucher les mains et sur ses paumes apparurent des plaies, comme les stigmates des souffrances du Christ sur la croix, mais elle dissimula ses blessures aux yeux de tous. À cette époque, grâce à l'aide divine, se révéla chez Renata le don de thaumaturge et elle soigna bien des gens comme le très pieux roi de France¹³ simplement en touchant leurs mains, si bien que dans toute la région elle eut la réputation d'une sainte.

Devenue adolescente et voyant que les jeunes filles de son âge avaient des fiancés ou des amants, Renata supplia son ange de s'unir à elle charnellement aussi, puisque, selon ses propres paroles, l'amour était plus haut que tout, et quel péché pouvait-il y avoir à ce que deux amants fussent aussi intimement unis? Madiel fut fort affligé lorsque Renata lui confia ses désirs passionnés: son visage – c'est ainsi qu'elle le raconta – prit à ces mots une teinte feu cendré, comme le soleil que l'on regarde à travers un mica fumé. Il interdit fermement à Renata, fût-ce même de penser aux choses de la chair, en lui rappelant l'immense félicité des âmes des justes au paradis, où ne peut entrer aucun être ayant succombé aux tentations de la chair. Renata n'osa pas insister ouvertement et décida d'atteindre son but par la ruse. Comme lorsqu'elle était enfant, elle obtint à force de prières de Madiel qu'il passât la nuit dans son lit et là, elle le prit dans ses bras, ne desserra pas son étreinte et essaya par tous les moyens de le contraindre à s'unir à elle. Mais l'ange fut pris d'une grande colère et disparut dans une colonne de feu en brûlant légèrement les épaules et les cheveux de Renata.

Ensuite, pendant bien des jours, l'ange ne réapparut plus et Renata fut en proie à un abattement extrême parce qu'elle aimait

Madiel plus que tous les hommes, plus que tous les êtres qui ne sont pas de chair, plus que le Seigneur Dieu Lui-même. Elle passait des journées et des nuits entières à pleurer, étonnant ses proches par son désespoir inconsolable, restait couchée pendant de longues heures comme morte, se frappait la tête contre les murs et cherchait même délibérément la mort, pensant, un instant au moins, revoir son bien-aimé dans l'autre monde. Elle adressait instamment des prières à Madiel, l'adjurait de revenir vers elle, lui promettait solennellement de se soumettre à toutes ses sages décisions pourvu qu'elle pût sentir à nouveau sa présence toute proche. Enfin, alors que déjà les forces l'abandonnaient, Madiel apparut à Renata dans un songe et lui dit : « Puisque tu veux que nous soyons unis par la chair, je t'apparaîtrai sous l'apparence d'un homme ; attends-moi sept semaines et sept jours. »

Près de deux mois après cette vision, Renata fit connaissance d'un jeune comte arrivé d'Autriche dans leur région. Il était vêtu de blanc, ses yeux étaient bleus et ses cheveux semblaient être de fins fils d'or, si bien que Renata reconnut aussitôt en lui Madiel. Mais l'homme ne voulait pas montrer qu'ils se connaissaient et se présentait sous le nom du comte Heinrich von Otterheim. Renata essaya par tous les moyens d'attirer l'attention du comte, sans refuser l'aide de la sorcellerie et les philtres. Nul ne sait si ces moyens furent de quelque secours ou si le comte cherchait lui-même Renata, toujours est-il qu'il lui avoua un amour sincère et exigea d'elle qu'elle quittât secrètement le toit paternel pour le suivre. Renata n'hésita pas un seul instant et le comte, une nuit, l'enleva et s'installa avec elle, selon ses dires, dans son château natal sur le Danube.

Renata passa deux ans dans le château du comte et ils furent alors plus heureux que personne au monde depuis le péché originel de notre aïeul au paradis. Leur vie était toujours proche de l'univers des anges et des démons et ils s'adonnaient à une grande œuvre qui devait apporter le bonheur à tous les hommes de la terre. Il n'y avait qu'une chose qui chagrinait Renata : Heinrich ne voulait pour rien au monde reconnaître qu'il était Madiel ni qu'il était un ange, et s'obstinait à se faire passer pour un fidèle sujet du duc Ferdinand¹⁴. Cependant, vers la fin de la seconde année de leur

vie commune, de noires pensées envahirent l'âme de Heinrich ; il devint sombre, abattu, triste. Une nuit, tout à fait inopinément, sans prévenir personne, il quitta son château et partit l'on ne sait où. Renata l'attendit plusieurs semaines, mais, sans son maître, elle ne sut repousser les attaques des esprits du Mal qui se mirent à la tourmenter sans pitié. Ne souhaitant pas rester au château où elle n'était pas la maîtresse, Renata décida de s'en aller et de revenir chez ses parents. Les forces hostiles ne la quittèrent pas, même pendant le voyage, la poursuivirent dans les champs, la nuit, mais en même temps de bons esprits tutélaires la protégèrent et la prévinrent qu'elle allait rencontrer le chevalier Rupprecht qui serait le véritable défenseur de sa vie.

Voici ce que me conta Renata et je pense que son discours dura plus d'une heure, bien qu'ici j'aie tout rapporté beaucoup plus brièvement. Renata parlait sans me regarder, sans attendre de moi aucune objection, aucun acquiescement, comme si elle ne s'adressait pas à moi, mais se confessait à un prêtre invisible. Lorsqu'elle me fit part d'événements qui, sans nul doute, l'avaient cruellement éprouvée ou rapporta des faits qui auraient paru honteux à bien des gens et que la plupart des femmes auraient préféré taire, elle ne manifesta aucune émotion ni aucune pudeur. Je dois remarquer que j'ai bien retenu la première partie du récit de Renata qui, pourtant, au début, était plus décousu et plus confus. Par contre, tout ce qui s'est passé après son départ de la maison paternelle est resté pour moi obscur. J'ai appris par la suite que c'était précisément à cet endroit de son récit qu'elle avait passé sous silence et déformé bien des faits.

À peine Renata eut-elle prononcé ces derniers mots qu'elle devint toute faible, comme si elle avait eu juste assez de forces pour raconter son récit jusqu'à la fin. Elle posa sur moi un regard étonné puis poussa un profond soupir, laissa tomber sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. Je voulus me lever de sa couche mais elle me prit affectueusement dans ses bras et m'obligea avec une tendre violence à m'allonger à ses côtés. Je ne m'étonnai plus de rien en cette nuit insolite ; obéissant, je m'allongeai sur le lit, près de cette femme inconnue, ne sachant quelle attitude avoir à son

égard. Elle passa amoureusement ses bras autour de mon cou et, son corps quasiment nu serré contre le mien, s'endormit aussitôt d'un sommeil profond et serein. Les rayons bleus de l'aube éclairaient déjà la pièce. Après toutes ces épreuves je riais presque de nous voir, deux étrangers, étendus l'un près de l'autre dans une hostellerie inconnue au fond d'une forêt, enlacés dans le même lit comme un frère et une sœur dans leur maison natale.

Lorsque je fus certain que Renata dormait tranquillement, je me dégageai avec précaution de son étreinte car j'éprouvais le besoin de me rafraîchir les idées et d'être seul. Je regardais attentivement le visage de cette femme endormie : il me parut tendre et innocent comme les têtes d'enfants sur les tableaux de Fra Beato Angelico de Fiesole. Il me sembla incroyable que quelques instants plus tôt le diable eût possédé cette femme. Je sortis sans bruit de la chambre, mis mon haut chapeau et descendis ; comme tout le monde dormait encore dans la maison, je tirai moi-même le verrou et me retrouvai en pleine forêt. Là je pris un petit chemin solitaire au milieu des lourds troncs des hêtres qui m'étaient plus chers que les sveltes palmiers ou les gâïacs d'Amérique et écoutai le pépiement matinal de nos oiseaux qui retentit à mes oreilles comme une langue intelligible.

Je n'ai jamais été de ceux qui, suivant l'exemple de l'école péripatéticienne, affirment, en niant l'existence des démons et même des anges, qu'il n'existe pas dans la nature d'esprits incorporels. J'ai toujours trouvé, bien que, jusqu'à ma rencontre avec Renata, je n'eusse jamais été le témoin de quoi que ce fût de merveilleux dans la vie, que l'observation et l'expérience, ces premiers fondements de toute connaissance raisonnable, prouvent de façon irréfutable la présence dans notre monde, aux côtés de l'homme, d'autres forces spirituelles que les chrétiens considèrent être l'armée incorporelle du Christ et les serviteurs de Satan. Je me souvins des propos de Lactance Firmian¹⁵ qui assure que parfois les anges gardiens sont tentés par les charmes des jeunes filles dont ils ont la charge de préserver l'âme du péché. Cependant, de nombreux détails de l'étrange récit de Renata me parurent dès le début peu vraisemblables et inacceptables. Comme j'avais vu que la femme que j'avais

rencontrée était vraiment possédée par le diable, je ne savais où prenaient fin les tromperies de l'esprit du Mal et où commençait le mensonge dans ses propos.

Ainsi tourmenté par suppositions et malentendus, j'errai assez longuement par les sentiers de cette forêt inconnue. Le soleil était déjà haut lorsque je revins à l'auberge où j'avais passé la nuit. À la porte se tenait l'hôtesse, femme corpulente au visage rouge, à l'aspect sévère, qui ressemblait plutôt à un chef de brigands, mais qui, me reconnaissant, m'accueillit avec courtoisie en m'appelant « monsieur le chevalier ». Je décidai de saisir cette heureuse occasion pour me renseigner sur la mystérieuse dame et, m'étant approché, demandai négligemment, comme si j'avais eu envie de bavarder simplement pour passer le temps, qui était la femme qui occupait la chambre voisine de la mienne.

Voici à peu près mot pour mot les propos inattendus que me tint l'hôtesse :

– Ah! Monsieur le chevalier, il vaut mieux ne pas me poser de questions à son sujet, car mon bon cœur m'a obligée, peut-être, à commettre un péché mortel en donnant asile à cette hérétique, à cette femme qui a signé un pacte avec le diable! Bien qu'elle ne soit pas d'ici, je connais son histoire parce qu'un bon ami à moi, un marchand ambulant qui vient de sa région, m'a tout raconté. Cette femme qui joue la modeste est en fait tout simplement une traînée qui, par des intrigues diverses, a gagné la confiance du comte Otterheim, un homme d'une famille très noble, dont le château se trouve sur le Rhin en aval de Spire. Elle a si bien ensorcelé le jeune comte, qui, tout enfant, a perdu ses parents, des personnes dignes et estimées, qu'au lieu de prendre une bonne épouse et servir son seigneur, l'électeur du Palatinat, il s'est occupé d'alchimie, de magie et autres sombres œuvres. Le croirez-vous, du jour où cette fille s'est installée au château, toutes les nuits ils se sont changés lui en loup, elle en louve¹⁶, et ont parcouru tous les environs; combien pendant ce temps ils ont dévoré d'enfants, de poulains et de brebis, c'est bien difficile de le dire! Ensuite ils ont attiré le mauvais œil sur les gens, ont privé les vaches de lait, ont provoqué des orages, ont détruit les récoltes de leurs ennemis et commis des centaines

d'autres forfaits grâce à leurs pouvoirs magiques. Seulement, soudain, sainte Crescentia¹⁷ est apparue au comte et a dénoncé sa conduite pécheresse. Alors le comte, acceptant son calvaire, est parti pieds nus pour le saint tombeau du Seigneur, a donné l'ordre à ses serviteurs de chasser du château sa concubine, et elle est partie, errant de village en village. Si je lui ai donné asile, monsieur le chevalier, c'est seulement parce qu'alors je ne savais rien de cela, mais maintenant que je vois que, jour et nuit, elle languit et gémit parce que son âme pécheresse ne peut trouver le repos, je ne la garderai pas une journée de plus chez moi parce que je ne veux pas être la complice de l'Ennemi du genre humain!

Le discours de l'hôtesse, qui me dit bien d'autres choses encore, me frappa car je ne pouvais pas ne pas voir combien mon interlocutrice de la nuit m'avait trompé. Ainsi, par exemple, lorsqu'elle m'avait raconté sa vie, elle m'avait assuré que le château de son ami se trouvait dans l'archiduché d'Autriche, alors qu'il ressortait des propos de l'hôtesse que ce château se trouvait dans les environs, sur notre Rhin. Il m'apparut alors que ma voisine de chambre, qui avait vu en moi un étranger et un simple marin de passage, avait voulu se moquer de moi; cette pensée remplit mon esprit d'une indignation si sombre que j'en oubliai que peu de temps auparavant j'avais été moi-même témoin des signes évidents de la possession par le diable de la malheureuse.

Mais alors que j'écoutais, debout devant elle, l'hôtesse poursuivre ses lamentations et que je ne savais qu'entreprendre, la porte de la maison s'ouvrit brusquement et Renata apparut sur le seuil. Elle était vêtue d'une longue cape de soie bleu foncé dont le capuchon lui couvrait le visage et d'un corsage rose rehaussé de blanc et de bleu foncé – c'est ainsi que sont habillées les nobles dames de Cologne. Elle avait l'allure fière et pleine d'aisance d'une duchesse, si bien que je reconnus à peine en elle la possédée de la nuit. Lorsque ses yeux se posèrent sur moi, elle se dirigea directement vers moi, d'un pas léger qui rappelait le vol; j'ôtai mon chapeau devant la dame et elle me dit d'un ton précipité mais impérieux:

– Rupprecht! Il nous faut partir tout de suite, sans tarder. Je ne peux rester une heure de plus.

Au son de la voix de Renata disparurent aussitôt de ma tête tous les raisonnements qui y foisonnaient un instant plus tôt et de mon âme s'envola le sentiment d'indignation qui l'avait envahie une minute auparavant. Les paroles de cette femme qui, hier encore, m'était totalement inconnue, me semblèrent soudain être un ordre auquel il était absolument impossible de désobéir. Et lorsque l'hôtesse, abandonnant brusquement son ton poli pour prendre une voix très grossière, commença à réclamer à Renata l'argent que celle-ci lui devait pour sa chambre, je dis aussitôt que tout serait payé dûment. Je demandai ensuite à Renata si elle avait un cheval pour poursuivre sa route parce que, dans cet endroit isolé, il serait difficile d'en trouver un bon.

– Je n'ai pas de cheval, me dit Renata, mais nous ne sommes pas loin de la ville. Tu peux m'asseoir sur ta selle et conduire le cheval par la bride. Il ne sera pas difficile d'acheter une autre monture en ville.

Renata donna ses ordres avec assurance, comme s'il avait été déjà convenu entre nous que je devais la servir. Et ce qui est le plus remarquable, c'est qu'en réponse je me contentai de m'incliner et de me retirer dans ma chambre pour y faire les derniers préparatifs du départ.

Ce n'est que lorsque je me retrouvai seul que soudain je revins à moi-même et me demandai avec stupéfaction pourquoi j'avais accepté avec autant de soumission le rôle que m'avait proposé ma nouvelle compagne. Je crus un instant qu'elle m'avait influencé par quelque pouvoir magique. Je me moquai ensuite en moi-même de ma crédulité et voici ce que je me dis pour me justifier à mes propres yeux :

– Quelle importance si je perds un peu d'argent et quelques jours de voyage ! Cette jeune fille est charmante et vaut bien ce sacrifice ; et après les difficultés de mon voyage, je peux bien me permettre cette distraction naturelle. De plus, hier elle s'est jouée de moi et je dois lui montrer que je ne suis pas le personnage ignare et inculte qu'elle croit. Maintenant, je vais m'amuser d'elle pendant la route jusqu'à ce qu'elle m'ennuie ; ensuite, je l'abandonnerai. Je n'ai absolument rien à faire de ce que le diable la persécute et ne

serai effrayé par aucun démon dans mes rapports avec une jolie femme, moi qui n'ai pas eu peur des Peaux-Rouges et de leurs flèches empoisonnées.

J'essayai de me convaincre que ma rencontre avec Renata n'était qu'une aventure amusante, de celles que les hommes, en riant, racontent à leurs amis dans les tavernes, touchai intentionnellement en prenant un air important ma ceinture lourde et pansue, et me rappelai la chansonnette de la veille :

*Ob dir ein Dirn gefelt
So schweig, hastu kein Gelt.*

Peu de temps après, ayant réparé nos forces en prenant à l'auberge du lait et du pain, nous nous apprêtâmes à partir. J'aidai Renata à monter sur mon cheval qui s'était complètement rétabli pendant la nuit. Au paquet de mes effets j'ajoutai les bagages de ma nouvelle compagne de route, très légers d'ailleurs. Renata ce matin-là était gaie comme un pinson, riait beaucoup, plaisantait et prit amicalement congé de l'hôtesse. Lorsqu'enfin nous nous mîmes en route, Renata sur mon cheval, moi marchant à ses côtés, tantôt tenant la bride, tantôt m'appuyant sur le troussequin de la selle, tous les occupants de l'hostellerie se rassemblèrent à la porte pour nous accompagner et nous dire adieu non sans un sourire narquois. Je me souviens que j'eus honte lorsque je me retournai pour les regarder.

CHAPITRE DEUXIÈME

Ce que nous prédit une sorcière de village et comment nous passâmes la nuit à Düsseldorf.

La route que nous prîmes en quittant l'auberge traversait pendant un moment encore la forêt. Il faisait frais, nous étions à l'ombre et Renata et moi avançons doucement en bavardant sans nous lasser. Malgré ma vie de guerrier, je n'étais pas étranger à la société car j'avais eu l'occasion, dans les villes italiennes, d'assister à des mascarades de carnaval et à des représentations théâtrales et plus tard, en Nouvelle-Espagne, j'avais fréquenté les soirées des riches maisons locales où règne non pas la barbarie d'un pays sauvage, comme bien des gens le pensent, mais où, au contraire, d'élégantes dames jouent du luth, de la cithare et de la flûte et dansent avec leurs cavaliers l'algarda, la passionesa, la mauresque et d'autres danses très à la mode. Je m'efforçai de montrer à Renata que sous mon fruste habit de matelot se cachait un homme qui n'était point étranger à l'instruction et fus heureusement surpris de trouver chez mon interlocutrice une intelligence fine et des connaissances nombreuses, assez inhabituelles chez une femme, si bien qu'involontairement je tins en éveil toutes les facultés de mon âme, tel un fleurettiste expérimenté qui trouve soudain chez son adversaire une fine lame. Nous ne dûmes mot ni l'un ni l'autre des visions de la nuit et l'on pouvait croire en nous voyant bavarder gaiement que je raccompagnais tranquillement une dame de quelque tournoi.

Lorsque je lui demandai où nous devions aller, Renata répondit sans hésiter à Cologne, car elle y avait des parents chez qui elle désirait rester quelque temps; je fus heureux de ne pas avoir à modifier la route que j'avais choisie. La pensée que notre étrange liaison n'allait pas trop se prolonger me blessa douloureusement, tout en ne m'étant pas tout à fait désagréable; je pensai seulement en secret que je ne devais pas perdre de temps si je voulais me récompenser de toutes les occasions perdues la veille. Voilà pourquoi je m'efforçai de donner à notre conversation la légèreté et l'aisance d'un dialogue de comédie italienne et, encouragé par les sourires bienveillants de ma compagne, qui conservait cependant l'air distant d'un être d'un rang supérieur, je me hasardai parfois à lui baiser la main et à lui faire des allusions pleines de malice qu'elle semblait accepter avec une sincère indulgence.

Laissant de côté la petite ville de Neuss, je proposai à Renata de passer la nuit à Düsseldorf, où l'on pouvait trouver d'excellentes hostelleries et d'où l'on atteignait commodément Cologne en remontant le Rhin; Renata accepta avec l'insouciance d'une princesse et nous sortîmes donc de la forêt pour emprunter une grande route passante où nous rencontrâmes, souvent désormais, des voyageurs isolés et des convois sous escorte. Mais cette chevauchée en plein champ sous les rayons droits du soleil fut épuisante autant pour Renata, assise sur une selle qui n'était pas aménagée pour une femme, que pour moi qui devais allonger mon pas sur celui du cheval. Pour laisser passer ces heures torrides, nous dûmes chercher asile à Geerd, petit village très animé qui se trouvait sur notre route. C'est là que le destin qui perfidement complotait déjà toute l'horreur des jours à venir nous tendit une seconde embuscade.

Il nous parut tout de suite étonnant que tout dans le village fût aménagé pour le repos des voyageurs et que beaucoup de ceux qui suivaient la même route que nous fissent eux aussi halte à Geerd. J'en demandai la raison à la paysanne chez qui nous nous reposions et prenions une collation; avec orgueil et fanfaronnade, elle nous expliqua que leur village était célèbre dans tout le voisinage pour sa sorcière qui prédisait l'avenir avec un talent étonnant. D'après

elle, on ne venait pas seulement des environs par dizaines tous les jours, nombreux étaient ceux qui venaient, pour connaître leur destin, de villes et de villages éloignés, de Paderborn même et de Westphalie, car la renommée de la sorcière de Geerdts s'était répandue dans toutes les terres allemandes.

Ces propos eurent sur Renata l'effet du charmeur sur le serpent, car, oubliant toutes nos plaisanteries et suppositions, elle fut saisie aussitôt d'une émotion extrême et voulut se précipiter chez la sorcière. J'essayai en vain de persuader Renata de se reposer un peu, mais elle ne voulut même pas finir notre *merenda*¹ de midi et ne cessa de me répéter, en me pressant :

– Allons-y, Rupprecht, allons-y tout de suite, sinon elle va être fatiguée et elle ne verra plus aussi clairement dans l'avenir.

On nous conduisit vers une petite maison au bout du village. Près de l'entrée, debout ou assise sur des troncs d'arbres abattus, toute une foule attendait comme sur le parvis d'une église la veille de Noël. Il y avait là des gens très divers qui ont rarement l'occasion de se trouver ensemble : des dames nobles, vêtues de soie et de velours, arrivées dans des voitures couvertes, des bourgeois habillés de sombre, des chasseurs en justaucorps verts, des paysans coiffés de chapeaux aux bords recourbés et même des mendiants, des voleurs et toutes sortes de gueux. On entendait tous les parlars du Rhin, le hollandais et parfois le rotwelsch². On eût dit qu'un prince régnant avait fait halte dans un petit bourg et que devant ses appartements s'étaient rassemblées la foule de ses solliciteurs et sa suite.

Il fallait attendre son tour et écouter malgré soi les conversations qui se tenaient alentour, ce qui intéressait beaucoup Renata mais me semblait ennuyeux. C'est là cependant que je vis pour la première fois combien est infinie la mer des partis pris et combien de préjugés vains et puérils se mêlent à la crainte légitime du pouvoir des mages et des ruses des enchanteresses. On parlait, comme il se devait en de telles circonstances, de différents signes et présages, de talismans et d'amulettes, de remèdes secrets et de formules magiques ; tous, les dames richement vêtues aussi bien que les mendiants sans manteau, m'étonnaient par leurs connaissances en ce domaine. Comme tout un chacun j'avais eu l'occasion, enfant, de voir des

femmes faire tourner autour de la marmite des poules pour que celles-ci ne s'échappent pas de la maison, ou bien, le matin, en se coiffant, cracher sur les cheveux restés sur le peigne pour se garder du mauvais œil ; il m'était arrivé de les entendre répéter dix fois les mots *sista, pista, rista, xista*, pour essayer de se guérir d'un tour de rein ou s'exclamer *och, och* pour se soulager des piqûres de puces, mais là une digue s'ouvrit devant moi et je fus englouti sous un déluge de superstitions. On disait à qui mieux mieux comment se protéger des jeteurs de sort avec du soufre, comment envoûter une jeune fille en lui jetant un crapaud, comment abuser un mari jaloux en faisant certains nœuds, comment obtenir une récolte de raisin plus abondante en prononçant des formules magiques, quels sont les bas qui aident les femmes en couches, dans quel métal est fondue la balle qui atteint toujours son but ; et, à les écouter, on devait penser qu'à chaque pas un signe nous guettait.

Il y avait, je m'en souviens, un vieillard cacochyme imberbe, habillé tout de noir comme un médecin ; il faisait sans arrêt l'éloge de la sorcière et ajoutait :

– Moi, au moins, croyez-moi ! Est-ce que je ne les connais pas, moi, les devins et les sorcières ? Ça fait plus de cinquante ans que je les consulte. J'en ai toujours cherché de bons. J'ai été en Dalmatie et plus loin que ça, j'ai traversé la mer pour aller à Fès chez les Mahométans. J'ai essayé les divinations par les os, la cire, les cartes, les fèves, la chiromancie, la cristallomancie, la catoptromancie et la géomancie³ ; j'ai eu recours à la géotie et à la nécromancie, et combien d'horoscopes ne m'a-t-on pas faits, je n'arrive même pas à m'en souvenir ! Seulement, on ne m'a jamais dit la vérité, et le dixième des prédictions ne s'est pas réalisé. Alors que la vieille d'ici lit dans le passé comme dans un livre imprimé et parle de l'avenir comme si elle assistait quotidiennement au conseil du Seigneur Dieu. Elle m'a raconté des épisodes de ma vie que j'avais moi-même oubliés, et ce qui m'attend, elle l'a calculé directement sur ses doigts.

En écoutant ce vieillard décrépit plein de verve, je pensais que j'aurais certainement cessé de croire aux divinations si celles-ci m'avaient trompé pendant un bon demi-siècle, et me demandais aussi si cela valait la peine de scruter l'avenir quand on est déjà

dans la tombe jusqu'à la taille. Mais je ne voulais faire d'objections à personne et pendant que Renata, qui conservait son fier aspect, posait des questions sur les amulettes et les philtres d'amour, j'attendais docilement notre tour.

Enfin un garçon roux, qu'on disait être le fils de la sorcière, nous fit, de la main, signe de nous approcher. Ayant reçu la somme convenue, dix-huit kreutzers, il nous laissa franchir le seuil.

À l'intérieur de la maison régnait une semi-obscurité car les fenêtres étaient tendues d'étoffes et il flottait une odeur étouffante d'herbes séchées. Quoique dehors il fit très chaud, un feu brûlait dans l'âtre. À la lueur de celui-ci je distinguai sur le sol un chat, animal de prédilection de toutes les sorcelleries. Au plafond pendait la cage d'un merle blanc, apparemment. Quant à la sorcière, une vieille femme au visage ridé, elle était assise à une table contre le mur du fond. Elle portait la chemise caractéristique des devineresses sur laquelle sont représentées des croix et des cornes et avait sur la tête un foulard rouge orné de sequins. Devant elle il y avait des cruches remplies d'eau, des paquets contenant des racines et autres objets divers ; tout en bredouillant, elle déplaçait rapidement tout cela avec ses mains.

Levant sur nous ses yeux enfoncés et perçants, la vieille femme marmotta d'un air affable :

– Et vous, mes jolis, qu'êtes-vous venus chercher chez grand-mère ? Vous ne trouverez pas de lit tout chaud ici, il n'y a que des planches nues. Mais ça ne fait rien, ça ne fait rien, soyez patients, il y a un temps pour tout. Il y a eu la saison des fraises, il y aura celle des pommes. Alors, vous voulez que je vous dise la bonne aventure, mes petits poulets ?

J'écoutai, non sans déception, toutes ces grossières calembredaines et ce qui me restait de curiosité disparut, alors que Renata, elle, dès le début, accueillit les bavardages de la sorcière avec une crédulité incompréhensible pour moi. La vieille femme, toujours en bredouillant, comme si elle était ivre, laissa ses mains fureter, trouva un œuf et en laissa tomber le blanc dans de l'eau qui devint trouble. Et regardant les formes nuageuses qui se dessinaient dans

l'eau, la sorcière se mit à nous prédire l'avenir et il me sembla que ses paroles n'étaient qu'une mauvaise supercherie.

– Je vois une route pour vous, mes chers petits ; mais elle n'est pas longue. Là où vous allez, allez-y. C'est là que vous attend la réalisation de vos désirs. Il y a un homme sévère qui menace de vous séparer, mais vous êtes ceints par la même courroie. Vous l'aurez, votre petit lit bien chaud, mes jolis !

La vieille femme poussa encore quelques lamentations puis nous fit signe de venir vers elle :

– Approchez, mes petits oiseaux, je vais vous donner une petite herbe : elle fleurit une fois par an, une fois tout juste, dans la nuit, la veille de la Saint-Jean.

Ne nous attendant à rien de mal, nous nous avançâmes vers la sorcière. Mais soudain sur son visage ridé, sa bouche se tordit et ses yeux se firent ronds comme ceux d'un brochet et noirs comme deux charbons. Elle tendit aussitôt ses bras en avant et ses doigts tenaces, tel un crochet de fer, agrippèrent mon pourpoint ; elle dit non plus dans un chuchotement, mais dans un sifflement de serpent :

– Mon gaillard, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que tu as là ? Là, sur ton pourpoint, et toi, ma belle, sur ton corsage ? Ce sang, d'où vient-il ? D'où vient-il, tout ce sang ? Ton pourpoint est couvert de sang et ton corsage aussi. Et il coule, et il sent !

À ces mots, les narines du nez busqué de la sorcière se gonflèrent, elle tremblait de tout son corps de joie ou de peur. Ces mots et ce sifflement me mirent mal à l'aise ; Renata, près de moi, chancela, elle pouvait tomber d'un instant à l'autre. Je m'arrachai alors à l'étau de cette guenon, renversai la table, les récipients en verre se brisèrent et l'eau se répandit ; prenant Renata d'une main, je saisis la poignée de mon épée de l'autre, en criant :

– Arrière, sorcière, sinon je pourfendrai ton corps maudit comme celui d'un poisson !

Mais la vieille femme, en furie, restait toujours accrochée à nous en hurlant : « Du sang ! Du sang ! »

Le fils de la sorcière accourut au bruit, fit tomber sa mère d'un coup de poing et se mit à nous couvrir de jurons obscènes. Il me

sembla que de tels événements n'étaient pas une nouveauté pour lui et qu'il savait comment s'y prendre dans ces cas-là. Je me hâtai d'entraîner Renata à l'air frais et, nous frayant de force un chemin à travers la foule qui nous entourait et nous harcelait de questions pour savoir ce qui s'était passé, nous nous précipitâmes vers la maison dans laquelle étaient restés nos bagages.

Je demandai aussitôt qu'on sellât notre cheval pour poursuivre notre route. Mais il me semblait que quelqu'un avait coupé avec une faucille toute la gaieté et la loquacité de Renata ; elle ne voulait pas dire un mot et ne levait presque jamais les yeux. Lorsque je l'aidai à se mettre en selle, elle se pencha comme une tige cassée et les rênes lui glissèrent des mains. Ses mouvements et ses actes devaient tout à fait rappeler le merveilleux automate d'Albert le Grand⁴. Telle est la triste façon dont nous quittâmes Geerdts pour prendre la route du Rhin.

Afin que Renata n'accordât point foi aux prédictions de la sorcière, j'essayai de lui représenter tout ce qui s'était passé comme reflété dans un miroir comique, et évoquai tous les cas possibles et imaginables dont j'avais entendu parler où ces prédictions ne s'étaient pas réalisées ou s'étaient retournées contre les augures. Je lui parlai du devin qui avait prédit au duc de Milan, Jean Galéas Visconti⁵, une mort prochaine et à soi-même une longue vie, et qui fut exécuté sur-le-champ par le duc ; j'évoquai l'homme auquel un voyant avait expliqué qu'il mourrait à cause d'un cheval blanc et qui, bien qu'il eût évité dès lors tous les chevaux, même bai, pie et moreau, succomba parce qu'il reçut sur la tête dans la rue une enseigne d'auberge sur laquelle était représenté un cheval blanc ; je lui racontai l'histoire d'un jeune homme auquel une bohémienne avait fixé exactement le jour et l'heure de sa mort et qui dilapida délibérément toute son opulente fortune avant cette date et qui, ensuite, voyant qu'il était ruiné et que la mort ne venait pas, mit fin à ses jours d'un coup d'épée ; je lui contai encore d'autres histoires semblables dont se récréent les citadins les soirs d'hiver, en se chauffant près du feu.

Mais Renata ne manifestait aucunement qu'elle comprenait ou au moins écoutait mes discours, et je finis par être obligé moi

aussi de me taire, de sorte que nous poursuivîmes notre chemin dans un silence complet. Marchant à côté du cheval que montait Renata, plongée dans une morne tristesse, j'observai avec attention les traits de son visage auxquels mes yeux furent plus tard si accoutumés et les étudiâi comme un connaisseur les statues de marbre. Je remarquai alors que les narines de Renata étaient trop fines et que ses joues portaient un peu de biais du menton jusqu'aux oreilles, que celles-ci, où brillaient des boucles d'or, étaient un peu décollées et trop hautes, que ses yeux étaient de travers et ses cils trop longs, et que, d'une façon générale, ses traits étaient irréguliers. À la juger d'après son visage, j'aurais pris Renata plutôt pour une Italienne, mais elle parlait notre langue comme sa langue maternelle avec toutes les particularités du dialecte de Meissen⁶. Malgré cela, il y avait en Renata un charme particulier – comme la fascination qu'exerçait Cléopâtre –, aussi à partir de ce jour, alors que je ne la connaissais pas du tout, j'éprouvai presque de la joie simplement à la regarder; maintenant que j'évoque son souvenir, je ne peux pas imaginer de traits féminins plus beaux et plus désirés.

Enfin, après un voyage pénible et après avoir traversé le Rhin, nous atteignîmes Düsseldorf, la capitale de Berg⁷, cette ville qui a pris tant d'essor ces dernières années grâce aux soins diligents de son duc et peut, à présent, égaler les plus belles cités allemandes. Je trouvai dans la ville une bonne hostellerie, *Im Lewen*^{*}, et obtins, contre un bon prix, les deux meilleures chambres car je désirais que Renata eût le décor luxueux qui lui convenait et tout le confort que l'on peut trouver en voyage. Mais Renata, me sembla-t-il, ne remarqua pas mes efforts; on pouvait penser qu'au milieu de ces meubles polis, ces cheminées de faïence et ces miroirs, elle ne se sentait pas autrement que sur les pauvres bancs mal équarris d'une auberge de campagne.

L'hôtelier, qui nous prit pour des gens fortunés, nous invita à déjeuner à sa table, ou, comme disent les Français, à la *table d'hôte*^{**},

* *Au Lion* (allemand).

** En français dans le texte.

et fit tout son possible pour nous régaler, vantant son bon vin de Bacharach⁸. Mais Renata, dont le corps était présent à table mais la pensée très loin, toucha à peine aux plats et ne prêta pas attention à la conversation, malgré tous mes efforts pour lui redonner un souffle de vie. Je parlai des merveilles du Nouveau Monde que j'avais eu l'heur de voir, des escaliers des temples mayas, avec leurs masques géants taillés dans la pierre, des gigantesques cactus dans le tronc desquels un homme et sa monture peuvent se reposer, des périlleuses chasses à l'ours gris et à l'once tachetée et de certaines de mes aventures, sans oublier d'agrémenter mes propos des pensées d'un auteur contemporain ou des vers d'un poète antique. L'hôtelier et sa femme écoutaient, bouche bée, mais Renata, soudain, au milieu de mon discours, se leva de table :

– Comment n'es-tu pas las de raconter de telles brouilles, Rupprecht! Adieu!

Sans ajouter un mot, elle se leva et sortit de la pièce, au grand étonnement des personnes présentes. Je ne pus m'irriter contre ses propos sévères et son étrange comportement : seule m'effraya l'idée qu'elle voulût me quitter définitivement. C'est pourquoi, me levant brusquement moi aussi, et, adressant hâtivement quelques mots d'excuse aux personnes assises à table, je me précipitai derrière elle.

Renata, sans un mot, s'assit sur une chaise dans un coin de sa chambre, demeurant immobile et silencieuse. N'osant plus parler, je m'assis timidement sur le plancher près d'elle. Nous restâmes ainsi dans cette chambre solitaire sans proférer un mot ; de loin, on aurait pu nous prendre, sans doute, pour quelque œuvre immobile sculptée par une main habile dans un bois peint. À notre gauche, par les deux grandes fenêtres ouvertes, on voyait les toits de tuiles des rues tortueuses de Düsseldorf et, triomphant au-dessus des maisons, le clocher de l'église Saint-Lambert. La lumière bleutée du soir inondait ces triangles et ces carrés, estompant leurs lignes et les fondant en des masses informes. Cette même lumière vespérale bleutée pénétrait dans la pièce et nous enveloppait dans les larges lés d'un sombre linceul ; mais dans l'obscurité, les boucles d'oreille en croissant de Renata brillaient d'un éclat plus vif encore, et ses blanches et fines mains se dessinaient plus distinctement. Je me

souviens que je la regardais en silence comme si je n'avais pas pu prononcer un seul mot et que nous restâmes assis ainsi, sans parler, sans rien faire, jusqu'à ce que tout s'abîmât dans le calme de la nuit.

Enfin, faisant un effort de volonté aussi grand que s'il m'avait fallu prendre une décision de la plus haute importance ou accomplir quelque acte téméraire, je détachai mes yeux de Renata et prononçai des mots simples, ceux-ci, me semble-t-il :

– Vous êtes peut-être fatiguée, noble dame, et voulez vous reposer ; je vais me retirer.

Ma voix, qui retentit après un long silence, me parut peu naturelle et inopportune, cependant elle brisa le cercle magique qui nous retenait prisonniers. Renata tourna sans hâte son paisible visage vers moi puis ses lèvres se décollèrent et elle prononça quelques mots presque inaudibles ; on eût dit un mort qui sous l'effet de quelque miracle de la magie aurait articulé une réponse :

– Non, Rupprecht, tu ne dois pas t'en aller, je ne peux pas rester seule : j'ai peur.

Ensuite, après quelques instants de silence, comme si les pensées lui venaient tout doucement, Renata ajouta :

– Mais elle a dit qu'il nous fallait aller où nous allions puisque c'était là que nous attendait la réalisation de nos désirs. Cela signifie que nous rencontrerons Heinrich à Cologne. Je le savais déjà, la vieille femme n'a fait que lire dans mes pensées.

À cet instant l'audace jaillit en moi comme une petite flamme sous la cendre et je répliquai :

– Pourquoi votre comte Heinrich devrait-il être à Cologne si ses terres se trouvent sur le Danube ?

Mais Renata ne remarqua point le dard caché dans ma question et ne releva qu'une seule expression, qu'elle saisit avec fièvre.

Elle reprit mes paroles et demanda :

– Mon comte Heinrich ? Comment le mien ? Est-ce que tout ce qui m'appartient ne t'appartient pas en même temps, Rupprecht ? Y a-t-il entre nous une frontière, un trait qui sépare mon être du tien ? Ne sommes-nous pas un et ma douleur ne déchire-t-elle pas ton cœur ?

Je fus étourdi par ces propos comme par un coup de massue car, bien qu'étant déjà entièrement envoûté par Renata, je n'avais

jamais encore pensé à rien de semblable. Je ne trouvai même rien à lui répliquer. Penchant vers moi son visage blême et posant ses mains légères sur mes épaules, elle me demanda doucement :

– Est-il possible que tu ne l’aimes pas? Peut-on ne pas l’aimer? Car c’est un être céleste, un être unique!

À nouveau, je ne pus trouver de réponse. Renata s’agenouilla aussitôt et m’entraîna à me mettre, moi aussi, à genoux à ses côtés. Ensuite, se tournant vers la fenêtre ouverte, le ciel et les étoiles, elle commença à réciter d’une voix douce, basse mais claire, une sorte de litanie, insistant pour que je réponde à chacune de ses prières, comme le chœur à l’église.

Renata dit :

– Accorde-moi de revoir ses yeux bleus comme le ciel, ses cils pointus comme des aiguilles!

Je dus répéter :

– Accorde-moi de les voir!

Renata dit :

– Accorde-moi d’entendre sa voix tendre comme les cloches d’un petit temple englouti!

Je dus répéter :

– Accorde-moi de l’entendre!

Renata dit :

– Accorde-moi de baiser ses mains blanches, comme modelées dans la neige des montagnes, et ses lèvres qui ne brillent pas d’un éclat vif, tels des rubis sous un voile transparent!

Je dus répéter :

– Accorde-moi de les baiser!

Renata dit :

– Accorde-moi de presser mon sein nu sur sa poitrine pour sentir son cœur défaillir et battre vite, vite!

Je dus répéter :

– Accorde-moi de le serrer sur mon sein!

Renata ne se lassait pas d’inventer de nouvelles invocations; l’ingéniosité de ses comparaisons étonnait comme celle d’un maître chanteur qui fait concourir ses choristes. Je n’avais pas la force de

résister à l'ensorcellement de ces incantations et, soumis, répétais les réponses qui piquaient mon orgueil comme des épines.

Puis Renata pencha son visage vers moi, me regarda dans les yeux et me demanda, cherchant à se torturer avec ses questions :

– Et maintenant, dis-moi, Rupprecht, n'est-il pas vrai qu'il est plus beau que tous? C'est un ange, n'est-ce pas? Et je le reverrai? Je le couvrirai de caresses? Et lui me couvrira de caresses? Une fois au moins? Une fois seulement?

Et, désespéré, je répondis :

– C'est un ange. Tu le reverras. Tu le couvriras de caresses!

La même lune que la veille se leva alors dans le ciel et dirigea une colonne de lumière sur Renata; sous ses rayons, l'obscurité de notre chambre se mit en mouvement. Cette lumière bleutée ressuscita aussitôt dans ma mémoire la nuit précédente, tout ce que j'avais appris sur Renata, tous les serments que je m'étais faits à moi-même. Dans ma tête défilèrent d'un pas égal et mesuré, telle une armée bien disciplinée en ordre serré, des pensées comme celles-ci : et si cette femme se moquait à nouveau de toi? Hier elle se riait de toi en te représentant les machinations du diable et aujourd'hui elle feint d'être folle de chagrin. Et dans quelques jours, lorsqu'elle se sera bien jouée de toi, elle se moquera de toi avec un autre et prendra ses libertés comme ce matin.

Ces pensées me rendirent comme ivre et, saisissant soudain Renata par les épaules, je lui dis en souriant :

– N'est-ce point assez de vous abandonner à la tristesse, belle dame, et ne devrions-nous pas passer le temps plus gaiement et agréablement?

Renata, effrayée, s'écarta de moi; mais tout en m'encourageant moi-même en pensant que, sinon, j'aurais l'air ridicule, je l'attirai vers moi et me penchai dans l'intention de l'embrasser.

Renata se libéra de mon étreinte avec la force et l'adresse d'un chat sauvage et me cria :

– Rupprecht, tu es habité par le démon!

Mais je lui répondis :

– Je ne suis possédé par aucun démon et c'est en vain que vous voulez vous jouer de moi car je ne suis pas le niais que vous croyez!

Je la saisis à nouveau dans mes bras et nous commençâmes à nous battre d'une manière tout à fait ignoble; je lui serrais si fort les doigts qu'ils craquaient, elle me battait et me griffait furieusement. Je la tins quelques instants renversée sur le sol, n'éprouvant alors pour elle que de la haine, mais elle planta soudain ses dents dans ma main et s'échappa en glissant avec la ruse d'un lézard. Ensuite, sentant que j'étais plus fort qu'elle, elle se plia en deux, laissa tomber sa tête sur ses genoux et eut une crise de larmes comme la veille. Assise sur le plancher – car, confus, je l'avais lâchée –, Renata sanglota, désespérée, ses cheveux épars sur son visage et les épaules tremblant plaintivement.

À cet instant, dans ma mémoire surgit une image: le tableau du peintre florentin Sandro Filipepi⁹ que j'avais vu à Rome chez un haut dignitaire. Sur la toile est représenté un mur de pierres fait de blocs grossiers solidement ajustés les uns aux autres; l'entrée en forme de voûte est fermée par des portes de fer et devant, sur un ressaut, est assise une femme abandonnée, la tête dans les mains, abîmée dans une tristesse inconsolable; on ne voit pas son visage, mais seulement ses sombres cheveux défaits; non loin sont éparpillés ses vêtements et alentour il n'y a personne.

Ce tableau avait produit sur moi une très forte impression, était-ce parce que le peintre avait su rendre les sentiments avec une intensité particulière ou parce que je l'avais vu un jour où j'éprouvais moi-même une grande tristesse, mais je n'ai jamais pu me souvenir de cette œuvre sans que mon cœur ne se serre douloureusement et que l'amertume ne me monte à la gorge. Et lorsque je vis Renata assise dans la même position, la tête penchée, sanglotant, inconsolable elle aussi, ces deux images, celle que m'offrait la vie et celle qu'avait créée l'artiste, se superposèrent en moi, s'unirent et elles vivent maintenant, inséparables dans mon âme. Alors, à peine eus-je imaginé Renata à nouveau seule, abandonnée devant un portail inexorablement fermé, que dans mon cœur jaillit une immense pitié et, m'agenouillant à nouveau, j'écartai avec précaution les mains de Renata de son visage et lui dis, d'une voix étranglée, mais sur un ton solennel:

– Pardonnez-moi, noble dame. J'étais en effet possédé par le démon qui avait aveuglé mes sentiments. Je vous jure sur le salut de mon

âme que rien de semblable ne se reproduira. Acceptez que je sois de nouveau votre serviteur fidèle et soumis ou votre frère aîné diligent.

Renata releva la tête et me regarda, d'abord comme une petite bête sauvage traquée que le chasseur remet en liberté, ensuite avec confiance, comme un enfant, puis prit affectueusement mon visage entre les paumes de ses mains :

– Rupprecht, mon cher Rupprecht ! Tu ne dois pas t'irriter contre moi et exiger de moi ce que je ne peux offrir. J'ai tout donné à mon ami céleste, il ne me reste pour les hommes ni baisers ni paroles passionnées. Je suis une corbeille vide dont un autre a pris toutes les fleurs et tous les fruits mais, même vide, tu dois la porter parce que le destin nous a unis et notre fraternité est depuis longtemps inscrite dans le livre des Initiés.

Je refis à Renata le serment de ne plus jamais transgresser son interdiction ; son visage se fit aussitôt joyeux et serein et ce fut là une récompense suffisante pour mon renoncement volontaire. Ensuite je me relevai et lui dis que je prenais congé, puis je voulus me retirer dans notre autre chambre, afin que Renata pût se reposer seule, à son aise. Mais elle m'interrompit en me disant :

– Rupprecht, sans toi j'aurai peur : ils vont de nouveau m'assaillir et me tourmenter pendant la nuit. Tu dois rester avec moi.

Sans la moindre pudeur, comme les enfants, Renata enleva rapidement sa robe, ôta ses chaussures et, presque nue, s'allongea dans le lit, sous le baldaquin bleu, en m'invitant à la rejoindre. Je ne sus comment lui refuser. Nous passâmes cette deuxième nuit qui suivit notre rencontre de nouveau sous la même courtepointe, mais restâmes aussi éloignés l'un de l'autre que si nous avions été séparés par des barreaux de fer. Et lorsque, parfois, une émotion compréhensible avait raison de ma volonté et qu'oubliant mes serments je sollicitais quelque tendresse, Renata m'apaisait par des paroles si tristes, si impassibles et par là si cruelles, que mon sang se glaçait et je m'effondrais sans force comme un cadavre.

CHAPITRE TROISIÈME

*Comment nous nous installâmes dans la ville de Cologne
et fûmes trompés par des coups mystérieux.*

I

J'ai toujours suivi chaque fois que cela était possible ce dicton français plein de sagesse: *Lever à six, dîner à dix, souper à six, coucher à dix, fait vivre l'homme dix fois dix**. C'est pourquoi le lendemain je m'éveillai bien avant Renata, me libérai de nouveau de son étreinte endormie et passai dans l'autre pièce. Là, devant la fenêtre, sous le soleil matinal qui illuminait la jeune et belle Düsseldorf, j'examinai ma situation. Je sentais que je n'avais plus la force de quitter Renata, qu'une force magique m'avait ensorcelé et lié à elle ou que, tout naturellement, la mère de l'amour, Cypris, m'avait attiré dans ses fins filets.

Considérant ma situation avec courage, tel un guerrier exposé au danger, je me dis: «Eh bien, livre-toi à cette folie si tu ne peux déjà plus la dominer, mais sois prudent pour ne pas perdre dans cet abîme et la vie et, peut-être, l'honneur. Fixe-toi d'avance délais et limites et garde-toi de les franchir lorsque ton âme sera en feu et ton esprit incapable de raisonner.»

Je sortis de ma ceinture l'argent que j'y avais caché et partageai mon pécule en trois parts égales: je décidai de dépenser la

* En français dans le texte.

première avec Renata, voulais donner la seconde à mon père, et mis la troisième de côté pour commencer une vie indépendante lorsque je reviendrais en Nouvelle-Espagne. En même temps je me fixai de ne pas rester plus de trois mois auprès de Renata, quel que fût le vent qui soufflât sur notre vie, car après les événements de la nuit je ne croyais plus tout à fait à ce qu'elle m'avait dit de ses parents qui l'attendaient à Cologne. Un avenir proche me montra bientôt que j'avais raison.

Ayant ainsi pesé chaque chose avec raison et sobriété, j'allai trouver l'aubergiste et lui vendis mon cheval à un bon prix. Ensuite j'allai sur le quai du fleuve et m'arrangeai avec un chaland qui remontait le Rhin, chargé de marchandises hollandaises, pour qu'il nous conduisît jusqu'à Cologne. J'achetai ensuite quelques objets nécessaires lorsqu'on voyage avec une femme: deux coussins, des courtpointes moelleuses, des vivres et du vin, et regagnai enfin l'hostellerie.

Renata en me voyant manifesta une joie sincère; il me sembla qu'elle imaginait déjà que je l'avais abandonnée et m'étais enfui en secret. Nous déjeunâmes tous les deux avec insouciance, toujours sans évoquer les souffrances de la nuit, comme si pendant la journée nous étions des êtres tout à fait différents. Tout de suite après le petit déjeuner nous rejoignîmes le chaland car il était prêt à hisser les voiles. C'était une embarcation assez grande, aux flancs escarpés, avec deux mâts; on avait mis à notre disposition une vaste cabine aménagée en proue: celle-ci était très haute et se terminait par un toit pointu. J'étendis les courtpointes sur le plancher et dans un tel logis l'ambassadeur du Grand Mogol en personne aurait pu voyager sans fatigue.

Nous quittâmes le port de Düsseldorf peu après midi et atteignîmes Cologne sans grandes aventures après deux jours et deux nuits de voyage en passant les heures nocturnes à l'ancre. Pendant toute cette traversée, nuit et jour, Renata resta très calme et très raisonnable et ne manifesta ni la gaieté trompeuse qui était sienne le jour où nous étions allés à Geerdts, ni le sombre désespoir qui l'avait envahie pendant la nuit passée à l'auberge *Im Lewen*. Souvent à mes côtés elle goûta la beauté des paysages qui défilaient

devant nos yeux et s'entretint avec moi des différents aspects de la vie sociale ou des arts.

Il me semble nécessaire de noter ici certains des propos que me tint alors Renata car ils éclairent nombre de ses actes ultérieurs.

Ceci se passa un jour où le propriétaire du bateau, Moritz Krock, un marin austère, s'était mêlé à notre conversation et où nous parlions incidemment des événements qui se déroulaient justement à peu près à cette époque-là à Münster. À première vue, Moritz ne paraissait pas être un réformateur fanatique, il portait le costume habituel des marins, tout comme moi, et continuait à s'occuper de son négoce; mais il parla avec tant de fougue du nouveau prophète de Leyde¹ que l'on appelait «Jean le Juste», monté sur le trône de David, que je me demandai, pris de doute, s'il n'était pas lui-même anabaptiste. Il nous raconta comment les citoyens de la ville de Münster avaient brisé les images saintes, les orgues et tout ce qui appartenait à l'église et avaient réuni tous leurs biens pour en jouir en commun, comment, d'après le nombre des tribus d'Israël, ils avaient élu les douze plus anciens et avaient mis à leur tête Jan Bockelson et comment les habitants de Münster, qui avaient reçu le renfort des troupes célestes, repoussaient avec succès les lansquenets de l'évêque. Moritz continua comme s'il prononçait un sermon :

– Pendant longtemps, nous, hommes, avons connu la faim et la soif et la prophétie de Jérémie s'est réalisée: «Les enfants ont demandé du pain et personne ne leur en a donné.» Les vouîtes du temple baignaient dans les ténèbres de l'Égypte, mais maintenant elles retentissent de l'hymne de la victoire. Dieu a engagé un nouveau Gédéon comme journalier; il gagne un sou par jour et a aiguisé sa faucille pour faucher les champs jaunis. Des lances sont forgées sur l'enclume de Nemrod et sa tour va s'effondrer. Élie s'est insurgé dans la nouvelle Jérusalem et les apôtres de la véritable Église apostolique sont partis dans tous les pays pour y prêcher un Dieu qui n'est pas muet, mais vit et parle!

J'objectai prudemment à ce discours plein d'arrogance qu'il était aussi dangereux que les pensées élevées découvertes par les érudits devinssent la propriété du peuple, que de donner des poignards à des enfants pour jouer, que peut-être dans les institutions de

l'Église et aussi dans les monastères, qui souvent baignent dans les richesses, tout ne correspondait pas, en effet, à l'esprit de l'enseignement de Jésus-Christ, mais que la révolte et la force n'étaient d'aucun secours en cette affaire. Qu'enfin l'on devait renouveler la vie, non point en renversant les dogmes et en pillant les princes, mais en éclairant les esprits.

C'est alors que Renata se mêla à la conversation, alors qu'il me semblait qu'elle était simplement occupée à contempler les mouvements de l'eau et n'écoutait pas les propos de Moritz :

– Seuls ceux qui n'ont jamais compris ce que croire signifie peuvent tenir de tels propos. Celui qui, ne fût-ce qu'une fois, a éprouvé avec quel bonheur l'âme se plonge en Dieu, ne songera jamais qu'il faut forger des lances et aiguïser sa faucille. Tous ces David qui combattent Bélial, ces Luther, ces Zwingli, ces Jean, sont les serviteurs du diable et ses aides. Combien parlons-nous des crimes d'autrui, mais que serait-ce si nous portions notre regard sur nous-mêmes comme en un miroir et voyions nos péchés et notre infamie ? Car tous, chacun de nous, nous devrions être saisis d'effroi et, tels des cerfs fuyant le chasseur, nous réfugier dans un monastère. Ce n'est pas l'Église qu'il nous faut réformer, mais notre âme qui n'est plus capable de prier le Tout-Puissant ni croire en Sa parole, et veut toujours réfléchir et démontrer. Et si, Rupprecht, tu penses comme cet homme, je ne peux rester un seul instant de plus à tes côtés, et préfère me précipiter la tête la première dans ce fleuve plutôt que de partager la cabine d'un hérétique.

Renata prononça avec passion ces paroles qui me parurent très surprenantes, puis elle se leva brusquement et s'éloigna de nous d'un pas rapide. Moritz me jeta un regard plein de suspicion, partit lui aussi et se mit à crier sur ses subordonnés.

Nous ne reprîmes jamais semblable discussion, Moritz évita notre compagnie et nous restâmes complètement isolés sur le bateau, ce que je désirais plus que tout. Après les paroles pleines de colère de Renata, je m'efforçai d'être plus attentif et plus conciliant pour lui montrer combien j'estimais son affection. Ainsi, pendant toute la nuit que Renata passa dans la cabine presque sans sommeil jusqu'à l'aube, je restai à ses côtés et, à sa demande, lui caressai

doucement les cheveux jusqu'à ce que ma main fût engourdie. Renata, me sembla-t-il, m'en fut reconnaissante et fit preuve, pendant ces heures-là et la matinée suivante, d'une extrême affabilité à mon égard. Cette amicale indifférence dura jusqu'à notre arrivée à Cologne où, soudainement, telle une corde sous la violence de la tempête, elle se cassa.

Vers la fin de notre deuxième journée de voyage, au loin pointèrent les tours des églises de Cologne et, le cœur battant, je reconnus et désignai à Renata la flèche de Saint-Martin², le toit en pente douce de Saint-Géréon, la petite tour des frères Minorites, la lourde masse de la Maison des Sénateurs et enfin ce géant déchiré en deux, la majestueuse cathédrale inachevée des Trois-Rois³. Lorsque nous fûmes encore plus près et que je distinguai les rues, les maisons connues et les vieux arbres, mon attention fut excitée au plus haut point et j'étais prêt à pleurer d'attendrissement, oubliant un instant Renata. Cette circonstance, tout le prouva, n'échappa nullement à son esprit d'observation : elle cessa aussitôt d'être tendre avec moi, et devint sévère et inflexible comme une tige raidie par le gel.

Notre chaland accosta sur le quai de Hollande, au milieu d'autres bateaux à voiles et à rames, à l'heure où le port connaît la plus grande agitation. Ayant pris congé de Moritz et mis pied sur la berge, nous sortîmes de notre isolement pour entrer, semblait-il, dans le premier cercle de l'enfer d'Alighieri⁴. Partout gisaient des marchandises débarquées, des barils et des caisses, partout s'attroupaient des gens, matelots, débardeurs, commis des maisons de commerce, porteurs et simples curieux ; c'est là aussi qu'avançaient les chariots qui transportaient les marchandises lourdes ; les roues grinçaient, les chevaux s'ébrouaient, les chiens aboyaient, les gens faisaient du bruit, criaient et juraient, et marchands, juifs, porteurs nous entouraient en nous proposant leurs services. Mais dès que j'eus choisi dans la foule un jeune gars et lui eus donné l'ordre de porter nos affaires, sans le moindre préambule, Renata se tourna vers moi et me dit d'une voix qui n'était plus la même :

– Maintenant je veux vous remercier, monsieur le chevalier. Vous m'avez rendu un grand service en m'accompagnant jusqu'ici.

Poursuivez votre route. Quant à moi, je trouverai asile dans cette ville. Adieu et que Dieu vous garde!

Je crus que c'était une courtoisie excessive qui poussait Renata à me parler ainsi et commençai à lui faire des objections polies, mais elle me répliqua sur un ton décidé :

– Pourquoi vous immiscez-vous dans ma vie? Je vous remercie de votre aide et de toute la peine que vous vous êtes donnée, mais je n'en ai plus besoin.

Déconcerté, car je connaissais encore mal l'âme de Renata, tissée de contradictions et d'imprévus, telle une étoffe aux fils multicolores, je lui rappelai les serments que nous avions échangés, mais Renata me dit pour la troisième fois, avec indignation et non sans rudesse :

– Vous n'êtes ni mon père, ni mon frère, ni mon mari: vous n'avez aucun droit de me garder à vos côtés. Si vous pensez qu'en dépensant quelques florins vous avez acheté mon corps, vous vous méprenez, car je ne suis pas une femme de plaisir. Je vais où bon me semble et vous ne me contraindrez pas, par des menaces, à rester avec vous si votre compagnie ne m'est point agréable.

Désespéré, je lui dis bien des choses que je ne saurais répéter maintenant, d'abord en lui faisant des reproches, puis en la suppliant avec humilité, en lui prenant les mains pour la retenir, mais, avec dédain, et, peut-être même avec dégoût, elle s'éloigna de moi, en répondant, brièvement mais avec entêtement, qu'elle voulait rester seule. Les passants commençaient à prêter oreille à notre dispute et, alors que je poussais avec une certaine insistance Renata à me suivre, elle menaça d'aller chercher la protection des reîtres de la ville⁵ ou des bonnes gens pour échapper à mes attaques.

Alors, décidé d'user d'hypocrisie, je lui dis :

– Noble dame, le devoir chevaleresque ne me permet pas de laisser une dame seule, le soir, au milieu d'une foule inconnue. Les rues au crépuscule ne sont pas sûres, car on rencontre des détrousseurs et des vide-bouteilles qui font des esclandres. Je ne crains pas de me présenter à la garde car je ne suis coupable d'aucun crime, mais je ne consentirai pour rien au monde à vous quitter

maintenant. Enfin, je jure par tout ce qu'il y a de sacré que, si demain vous en avez le désir, je vous accorderai une entière liberté, ne vous imposerai pas ma présence importune et n'aurai point l'idée de suivre vos pas.

Comprenant sans doute que je ne céderais pas, Renata se soumit à ma volonté avec l'impassibilité des grands malades qui obéissent alors que tout leur est indifférent. Fermant sa cape pour se cacher le visage, elle me suivit et franchit les portes de la ville. Je donnai l'ordre de porter nos bagages chez une veuve de ma connaissance, Martha Ruttmann qui, depuis la mort de son mari, louait des chambres aux voyageurs pour gagner sa vie. Elle habitait non loin de l'église Sainte-Cécile dans une vieille maison basse d'un étage; elle-même occupait le rez-de-chaussée et louait le premier. Il fallait traverser toute la ville pour arriver chez elle; pendant ce trajet, Renata ne lâcha pas un seul mot et n'écarta pas le bord de son capuchon.

À ma grande surprise, Martha reconnut tout de suite dans le marin hâlé que j'étais l'étudiant glabre qui, autrefois, avait mené joyeuse vie chez elle, se réjouit de me voir comme si j'avais été un de ses parents et se mit à me flatter, en disant :

– Ah, monsieur Rupprecht! Pouvais-je espérer vous revoir? Monsieur Gerhard avait dit que vous étiez parti avec les lansquenets et je pensais qu'il ne restait de vous que des os blanchis quelque part dans un champ, en Italie. Comme vous êtes de belle taille maintenant, sévère et beau, on dirait saint Georges sur l'image sainte. Je vous en prie, montez; mes chambres sont libres et prêtes. On a peu à faire maintenant, tous essaient d'ouvrir des hostelleries et les affaires sont en baisse, le commerce décline, ce n'est plus comme autrefois.

D'une voix calme, je donnai l'ordre de préparer les chambres pour mon épouse et moi-même en disant que je payerais en bonnes pièces d'or du Rhin; Martha qui, tel un chien le gibier, avait senti qu'il y avait de l'argent dans ma bourse, devint deux fois plus respectueuse et enthousiaste.

Montant à reculons devant nous, Martha nous conduisit au premier étage mais, pendant qu'elle s'affairait à préparer nos chambres

pour la nuit et me posait force questions tout en se lamentant, Renata continua de jouer son rôle muet de comédie, sans même découvrir son visage, comme si elle craignait qu'on ne la reconnût. Par contre, dès que nous fûmes seuls, elle me dit aussitôt sur un ton impérieux :

– Rupprecht, tu dormiras dans l'autre pièce et n'aie pas l'audace d'entrer chez moi avant que je ne t'aie appelé.

Je regardai Renata dans les yeux, ne formulai aucune objection, mais sortis de la chambre, le cœur lourd comme si j'avais été condamné à être marqué au fer rouge. J'avais envie de pleurer ou de battre cette femme qui avait un étrange pouvoir sur moi. Je serrais les dents en me disant : « Très bien, très bien, mais si tu tombes entre mes mains, je te revaudrai chaque alb⁶ » ; en même temps, être assis de nouveau près du lit de Renata et lui caresser les cheveux jusqu'à ce que ma main n'en pût plus me semblait être une béatitude paradisiaque. N'osant désobéir à son injonction, je passai la nuit tourmenté comme un homme ivre pour lequel le monde chavire tel le pont d'une caravelle, jusqu'à ce que la fatigue eût raison de mes pensées pleines d'une amère colère, mais je me souviens très bien que, même dans mon sommeil, de pénibles cauchemars me firent suffoquer.

Le jour suivant, premier jour de notre vie commune à Cologne, ne me rapprocha pas d'un pouce du but que je m'étais fixé. Le tambour de la vie de campagne à laquelle j'étais habitué me réveilla à l'heure usuelle et j'eus le temps, non seulement de me préparer, mais aussi de réfléchir tout mon saoul avant que Renata ne se fût levée ; à partir de ce jour, cela devint une habitude de notre vie. Lorsque Renata sortit enfin de sa chambre, elle me traita avec beaucoup de sévérité mais ne fit aucune allusion à son intention de la veille de me quitter. Pendant notre petit déjeuner elle mit fin par des remarques dédaigneuses à toutes mes tentatives pour engager la conversation et, à peine le déjeuner fini, elle m'annonça sur un ton décidé :

– Écoute, Rupprecht ! Nous devons retrouver Heinrich aujourd'hui sans faute. Je ne veux pas attendre un seul jour de

plus. Nous devons le retrouver, dussions-nous parcourir la ville entière. Partons immédiatement!

J'aurais dû rétorquer à ce discours autoritaire que je ne pouvais guère être utile pour rechercher le comte Heinrich puisque je n'avais jamais vu son visage, mais Renata avait un tel regard que je ne trouvai ni mes mots ni ma voix. En signe d'aquiescement, je me contentai de hocher la tête; Renata aussitôt commença à se préparer pour entreprendre ses recherches. Lorsque, son capuchon de nouveau rabattu sur la tête, elle sortit d'un pas rapide et ferme, je la suivis, telle une ombre attachée à elle.

Ah! je prends le Seigneur Rédempteur à témoin, jamais je n'oublierai notre course effrénée d'une église à l'autre, à travers places et rues, ce jour-là! Nous parcourûmes tout Cologne, pas une mais plusieurs fois, de Saint-Cunibert à Saint-Séverin et des Saints-Apôtres⁷ à la rive du Rhin, et il apparut clairement que ce n'était pas la première fois que Renata se trouvait dans cette ville. Elle m'entraîna d'abord à la cathédrale mais ne s'y attarda pas longtemps, puis s'engouffra dans les ruelles attenantes à l'hôtel de ville et les parcourut longuement comme si Heinrich jouait à cache-cache avec nous; ensuite elle traversa le marché et la place devant le Gürzenich⁸ et courut jusqu'à la vieille église de Sainte-Marie-du-Capitole⁹ et là s'assit sur les marches et attendit longuement en silence. Ensuite, me prenant par la main et examinant de ses yeux avides tous ceux qui apparaissaient au loin dans la rue, elle m'entraîna jusqu'à Saint-Georges¹⁰ où elle attendit longuement à nouveau, tandis que les maçons qui construisaient un nouveau parvis luxueux nous regardaient, étonnés. Ensuite Saint-Géréon¹¹ nous vit avec sa sainte armée, les onze mille vierges immaculées¹² qui reposent avec sainte Ursule soupirèrent sur notre sort, l'œil énorme des Minorites¹³ nous regarda et enfin nous revînmes sur la rive du Rhin, à l'ombre de la majestueuse tour de Saint-Martin où Renata attendit de nouveau, sûre d'elle comme si du haut du Sinaï une voix lui avait prédit une rencontre. Quant à moi, j'observai d'un regard terne la vie mouvementée des quais, regardai les bateaux arriver et partir, les barges multicolores être chargées et déchargées, les gens qui se hâtaient tous quelque part et avaient tous quelque

occupation, s'affairer et s'agiter, et je pensai qu'ils ne se souciaient guère de deux étrangers cachés près d'un mur d'église.

Il était bien au-delà de midi, d'après la position du soleil, lorsque je décidai d'adresser cette invitation à Renata :

– Ne devrions-nous point revenir à la maison ? Vous êtes fatiguée et notre dîner est prêt.

Mais Renata me lança un regard plein de dédain et répondit :

– Si tu as faim, Rupprecht, va dîner. Moi, je n'en ai nul besoin.

Bientôt notre course effrénée à travers rues reprit mais, d'heure en heure, elle devenait de plus en plus désordonnée car Renata perdait elle-même confiance malgré l'entêtement et l'obstination qu'elle mettait dans l'exécution de son projet : elle dévisageait les passants, ralentissait le pas aux carrefours, regardait par les fenêtres des maisons. Devant moi défilaient des bâtiments connus – notre université, les séminaires où mes condisciples avaient vécu autrefois, les séminaires de Kneck et de Saint-Laurent près des Seize Maisons¹⁴ et d'autres églises : le Pantaléon avec ses cinq coupes, Sainte-Claire, Saint-André, Saint-Pierre – et bien qu'auparavant Cologne m'eût été familière, depuis ce jour je connais la ville aussi bien que si j'y étais né et ne l'avais pas quittée de ma vie. Je dois dire que moi qui étais un homme habitué aux pénibles traversées des steppes, qui avais eu l'occasion de pourchasser pendant des journées entières l'ennemi qui fuyait ou bien, au contraire, d'échapper à sa poursuite, je me sentais à bout de forces et m'effondrais presque de fatigue, alors que Renata semblait inlassable et restait imperturbable : elle était possédée par une sorte de folie de la recherche et aucune force ne pouvait l'arrêter, aucun argument la dissuader. Je ne me souviens plus après combien de tours et de détours nous nous retrouvâmes à nouveau, à la tombée de la nuit, près de la cathédrale ; là, enfin vaincue, Renata se laissa tomber sur une pierre, s'appuya contre le mur et resta immobile.

Je m'assis non loin, n'osant parler, hébété par la fatigue, plomb dense qui remplissait mes membres. Au-dessus de mes yeux s'élevait la masse grise de la façade de la cathédrale avec son toit provisoire et ses tours à peine commencées, mais l'audacieux projet la rendait solennelle et, aussi étrange que ce fût, j'oubliai à cet instant ma

situation, Renata et aussi la fatigue et la faim, et me mis à réfléchir en détail à la cathédrale et à sa construction. Je me souviens très bien maintenant que j'examinai alors mentalement les plans de la cathédrale que j'avais eu l'occasion de voir, les récits sur sa construction, j'évoquai en moi-même le nom du célèbre Maître Gerhard¹⁵ et Son Éminence l'archevêque Henri de Virnebourg¹⁶. Il me vint à l'esprit que jamais cette bâtisse – ni ses sœurs la cathédrale Saint-Pierre de Rome et celle de la Nativité-de-la-très-Sainte-Mère-de-Dieu à Milan – ne serait vouée à se dresser dans sa majesté réelle : élever si haut les lourdes masses nécessaires pour achever son édification et ériger dans la perfection les flèches projetées, voilà des tâches qui surpassent amplement nos forces et nos moyens. Et si un jour la science humaine et l'art de la construction atteignent une pureté telle que tout cela devienne possible et aisé, les hommes auront certainement tant perdu de leur foi primitive qu'ils ne voudront plus se donner la peine d'ériger la maison de Dieu.

Ce fut Renata elle-même qui interrompit mes méditations en me disant brièvement et simplement :

– Rupprecht, rentrons !

Je me levai avec peine et suivis Renata comme si je portais des fers, mais je me trompais alors en pensant, non sans soulagement, que tous les événements de la journée étaient terminés. Le plus surprenant nous guettait encore.

II

Lorsque nous fûmes de retour dans nos appartements, j'ordonnai à Martha de préparer notre repas, mais Renata ne voulut toucher à presque rien et avala, comme avec peine, quelques fèves bouillies et ne but pas plus de deux gorgées de vin. Ensuite, épuisée, elle gagna son lit et s'y étendit telle une paralytique, repoussant avec faiblesse mes caresses, se contentant de hocher la tête en signe de refus à tous mes propos. Je m'approchai, me mis à genoux près de son lit ; sans un mot, je regardai ses yeux soudain immobiles et vides de signification et d'expression et restai longuement dans

cette position qui, dès lors, me devint coutumière pendant bien des semaines.

Alors que nous étions plongés dans l'obscurité et le silence, comme dans quelque noir abysse, soudain retentit sur le mur au-dessus de nous un cognement étrange, tout à fait particulier. Surpris, je regardai autour de moi car en dehors de nous deux il n'y avait personne dans la pièce et d'abord ne dis rien. Mais quelques instants plus tard, lorsque ce même coup se répéta, je demandai doucement à Renata :

– Entendez-vous ces coups? Qu'est-ce que cela peut être?

Renata me répondit d'une voix indifférente :

– Ce n'est rien. Cela arrive souvent. Ce sont les petits.

Je demandai :

– Quels petits?

Elle me répondit calmement :

– Les petits démons¹⁷.

Je fus si intrigué par cette réponse que, bien que confus d'importuner Renata qui était à bout de forces, j'eus l'audace de lui poser des questions, voyant qu'elle connaissait des choses dont je n'avais qu'une très vague notion. De très mauvais gré, en prononçant les mots lentement et avec difficulté, Renata m'apprit que les démons inférieurs, qui tournent autour des hommes, signifient parfois leur présence à ceux qu'une sainte prière ou l'intervention des intercesseurs célestes n'ont pas préservés de leur influence, en frappant sur les murs ou autres objets ou en déplaçant diverses choses. Ce disant, Renata ajouta que lorsque ses yeux avaient été ouverts sur le monde secret, à l'époque où elle était proche de Madiel, elle avait elle-même vu ces esprits qui ont toujours une apparence humaine et sont vêtus, contrairement aux anges, de capes de couleur non point claire et vive mais sombre, grise ou noire comme la fumée, mais sont cependant entourés d'une sorte de halo; lorsqu'ils se déplacent, ils voguent sans bruit plus qu'ils ne marchent et, quand ils disparaissent, se dissipent comme un nuage.

Je ne dois pas dissimuler que Renata m'a donné plus tard de ces coups une autre explication qui paraîtra à beaucoup plus simple et plus naturelle, mais tout me porte à croire que cette première

explication était vraie et que, si elle se trompait, sa seule erreur était de ne pas avoir reconnu là les ruses habituelles du diable qui cherche à empêtrer l'âme dans de douteux filets. Je n'eus même pas alors le temps de réfléchir à ce qu'elle venait de dire tant je fus surpris de savoir combien était proche de nous le monde des démons qui pour beaucoup semble se trouver de l'autre côté d'un océan inaccessible que l'on ne peut traverser que sur les barques de la magie et de la divination. De plus, pendant que Renata parlait, au-dessus de son lit retentissaient sur le mur de petits coups joyeux qui semblaient confirmer ses dires. Mais comme jamais et en aucune circonstance de ma vie ne s'est éteinte la flamme de la libre investigation qu'ont allumée dans mon âme les écrits des grands humanistes, je m'adressai à l'être frappeur et lui demandai avec une audace extrême :

– Si toi qui frappes es vraiment un démon et si tu entends mes paroles, frappe trois fois.

Aussitôt trois coups retentirent distinctement : c'était à cet instant aussi terrifiant que si un marteau invisible, traversant mon crâne, me heurtait le cerveau. Mais, dominant rapidement cette lâcheté, avec une nouvelle témérité, sans avoir conscience du sombre gouffre vers lequel je me poussais moi-même, je demandai à nouveau :

– Es-tu un ami ou un ennemi ? Si tu es un ami, frappe trois fois.

Aussitôt retentirent trois coups. Après cela Renata aussi se souleva un peu sur son lit, ses yeux reprirent vie et elle demanda :

– Au nom de Dieu, je t'en conjure, esprit frappeur, dis-moi si tu sais quelque chose de mon seigneur, le comte Heinrich ! Si oui, frappe trois fois.

Trois coups retentirent.

Renata fut prise d'un tremblement irrésistible et, assise sur son lit, serrant ma main de ses doigts fins, elle se mit à poser rapidement question sur question à notre interlocuteur invisible : où était le comte Heinrich ? Allait-il revenir ? Allait-elle le voir ? Était-il irrité contre elle ? Exclamations auxquelles il était très difficile de répondre par des coups. Mais, intervenant, j'essayai d'introduire de l'ordre dans cette conversation et établis que trois coups signifieraient toujours l'affirmation et deux la négation, après quoi il

nous restait à formuler nos questions de façon à ce que l'on pût les résoudre par de simples «oui» ou «non» et notre hôte invisible et nous eûmes une longue conversation.

Nous lui demandâmes qui il était, s'il était un démon. Il nous répondit que oui. Ensuite, nous nous enquîmes de son nom et, passant en revue une série de prénoms et tous les sons de l'alphabet, nous apprîmes que son nom était Elimer. Puis nous demandâmes s'il connaissait le comte Heinrich et il nous répondit que oui. Nous demandâmes si le comte Heinrich était à Cologne, il répondit que non. Nous voulûmes savoir si le comte Heinrich allait venir à Cologne, il nous dit que oui. Nous demandâmes quand: bientôt, aujourd'hui, demain? Nous apprîmes que c'était demain. Ensuite, poursuivant notre interrogatoire, nous apprîmes que nous devions attendre le comte Heinrich, le lendemain soir, dans cette pièce, sans sortir, qu'il trouverait lui-même le chemin qui menait à Renata, qu'il ne l'avait pas oubliée, qu'il n'était pas courroucé contre elle, qu'il avait tout pardonné, qu'il l'aimait comme avant, qu'il voulait être auprès d'elle.

Toutes ces réponses étaient pour Renata comme les paroles du Sauveur, *talitha koumi*, pour la jeune morte. Elle aussi avait repris vie et, oubliant sa fatigue, posait question sur question – c'était presque toujours la même –, en changeant seulement un peu les termes pour entendre une fois encore le «oui» plein de douceur pour elle. Et lorsqu'il y avait un quelconque espoir pour elle dans un coup affirmatif, avec un léger gémissement, comme ivre, elle se laissait tomber sur son oreiller, défaillante, comme après un transport extatique, et me disait doucement: «Tu as entendu, Rupprecht, tu as entendu?»

Cela dura plus d'une heure, jusqu'à ce que les coups, qui d'abord s'étaient affaiblis comme sous l'effet de la fatigue, se tussent complètement. Mais même après leur disparition, Renata ne put se calmer et, joyeuse, elle répétait pour elle et moi ses questions et les réponses du démon, ou bien m'obligeait à les répéter en m'assurant: «Je savais bien que c'était ici que je verrais Heinrich! Je le sentais et je le disais! Parce que j'avais atteint la limite de la souffrance et mon cœur n'aurait pu languir plus longtemps!» En

disant cela, Renata me caressait avec condescendance les cheveux et le visage, me donnait sa main à baiser, se serrait contre moi comme pour s'accoutumer aux futures caresses de son bien-aimé; je n'avais pas d'autre issue, dans mon désespoir, que d'écouter sa voix et porter mes lèvres sur ses doigts. La souffrance de la voir jubiler se prolongea en dépit de notre fatigue bien au-delà de minuit. Comme j'étais resté à genoux près du lit de Renata à écouter sa joie enfantine, je pouvais à peine tenir sur mes jambes engourdies lorsqu'elle me dit d'aller dormir.

On comprendra aisément que la deuxième nuit que je passai dans ma chambre solitaire ne fut guère meilleure que la première; il y avait à nouveau bien des raisons pour qu'assaillissent mon âme de noires pensées, bardées de fer, la visière baissée et la lance en avant. Je m'adonnai à loisir à réfléchir sur le lien terrifiant qui existe entre la vie des hommes et celle des démons et sur le nouveau cours qu'avaient brusquement pris les événements des derniers jours. En même temps je ne pouvais pas ne pas craindre, avec une angoisse extrême, que la prédiction du démon frappeur ne se réalisât, que le comte Heinrich ne se présentât effectivement le lendemain chez Renata et qu'il n'y eût plus de place pour moi auprès d'elle. Cette dernière pensée figeait mon sang dans mes veines et mon cœur cessait de battre comme sous le regard du basilic.

Et voici ce que je tentai de faire le lendemain matin en me disant que, lors d'une défaite, le vaincu ne devait mettre ses espoirs que dans son extrême soumission et la clémence du vainqueur. Lorsque Renata m'appela chez elle, je lui tins ce discours, soigneusement médité et préparé à l'avance :

– Noble dame, je veux exprimer ouvertement ce que vous avez dû deviner dans mon silence. Ce ne sont ni une simple courtoisie ni le devoir chevaleresque qui me retiennent auprès de vous, mais quelque chose de plus grand, un sentiment dont n'ont à rougir ni les hommes ni les femmes. Je vous ai fait le serment d'être un serviteur fidèle et un frère diligent, mais je resterai toujours votre pieux adorateur. Lorsque j'ai fait votre connaissance, j'ai parfaitement compris que jamais je ne désirerais être auprès d'une autre femme, et tout ce que vous m'avez révélé de votre amour ne m'arrête

nullement. Car je n'aspire à rien d'audacieux, mais je ne peux plus vivre sans vous : je veux de temps en temps baiser vos manches ou suivre des yeux vos pas. Quoi qu'il advienne, même s'il vous est donné d'être heureuse, prenez-moi à votre service, permettez-moi d'être votre garde du corps, permettez à ce bras de vous préserver du danger ainsi que celui que vous avez élu.

Je ne dirai pas que tout dans ce discours quelque peu excessif était sincère et que je désirais effectivement faire tout ce que j'avais dit, mais c'était précisément sur cette pente que roulaient mes pensées, même si elles n'en atteignaient pas le fond. Si Renata avait exigé de moi que je tinsse mes promesses, peut-être aurais-je en effet accompli tout ce que j'avais proposé, au moins comme on joue un rôle au théâtre. Mais Renata, qui m'avait écouté l'air sombre, me répondit :

– N'aie point l'audace d'avoir de telles pensées, Rupprecht. Tu es la dernière ombre de cette époque de ma vie que peuplent trop de ténèbres. Je reviens à la lumière et tu dois disparaître, tout comme l'obscurité de la nuit disparaît lorsque se lève le soleil. Comment peux-tu penser que lorsque Heinrich sera auprès de moi je pourrai te regarder, sachant que tu as embrassé mes mains et partagé ma couche ? Non, dès que Heinrich aura franchi ce seuil, tu devras sortir par l'autre porte, quitter la ville, partir dans ton inconnu pour que je n'entende plus parler de toi, plus jamais ! Tu dois m'en faire le serment par les souffrances de notre Sauveur sur la croix ; si tu manques à ta parole, que tu connaisses un jugement plus sévère que celui de Judas !

Je demandai alors à Renata :

– Et si le matin, en sortant, vous voyez sur le seuil mon cadavre et mon propre poignard dans mon sein ? Que direz-vous de moi à votre comte Heinrich ?

Renata répondit :

– Je dirai que c'est là sans doute quelque ivrogne et me réjouirai lorsque les réîtres emporteront le corps.

Après cela je fis tous les serments qu'elle exigea et me soumis en tout à Renata sans discuter, alors que je ne savais pas moi-même et ne voulais pas songer à la façon dont j'agisais le soir. Renata, au

contraire, était réfléchie et affairée, ce que je n'attendais pas d'elle. Elle m'envoya lui acheter une robe – car outre celle, fastueuse, qu'elle portait constamment et sa cape bleue de voyage, elle n'avait pas d'autres vêtements – et divers petits objets, tant pour le voyage que pour la beauté du visage, car elle souhaitait apparemment utiliser tous les moyens pour séduire le comte Heinrich et lui être le moins à charge. Elle fit preuve de beaucoup de soin et d'attention pour des bagatelles de toutes sortes et m'obligea plusieurs fois, en dépit de la pluie qui ne s'était pas calmée de la journée, à revenir au marché et à aller d'un marchand à l'autre.

La journée entière, jusqu'au soir, fut consacrée à ces préoccupations; tout était prêt lorsque le crépuscule, qui tomba de bonne heure à cause des nuages, commença à remplir la chambre de ténèbres épaisses. Je ne sais si mes sensations ressemblaient aux sentiments d'un homme que l'on a torturé en prison et qui attend l'heure fixée où on le conduira à l'échafaud, mais en pensée je comparais ma position précisément à la sienne. Je dérivais à chaque instant, telle une barque que personne ne dirige et qui descend un courant rapide.

À peine l'obscurité fut-elle épaisse que, de nouveau, se firent entendre des petits coups frappés contre le mur; Renata demanda avec précipitation si c'était notre connaissance de la veille, Elimer. On répondit que oui. Alors commença comme la répétition de la soirée précédente, à cette particularité près qu'au démon frappeur se joignirent bientôt d'autres qui nous indiquèrent eux aussi leur nom: Rizzius, Ulrich et d'autres dont je ne me souviens pas. Ils avaient chacun une façon particulière de frapper: ainsi Elimer frappait des coups nets et distincts, Rizzius à peine audibles, et Ulrich si forts que l'on pouvait craindre que le mur ne s'effondrât. Les démons répondaient volontiers à toutes les questions, dans la mesure du possible, par des coups. Les noms des saints et du Seigneur Dieu Lui-même, que Renata prononçait, ne les troublaient guère. En même temps, dans différentes parties de la chambre, près du plancher, jaillissaient parfois des feux, comme au-dessus d'un marais; ils s'élevaient à deux aunes de haut et s'éteignaient en se dissipant. Mais déjà mon âme se laissait entraîner par tout

ce dont Horace Flaccus dit qu'il est *scire nefas*, et même les stigmates évidents de l'enfer ne m'effrayaient plus et ne troublaient pas ma volonté.

Je regrette maintenant, alors que j'ai eu l'audace de me lancer dans une entreprise aussi douteuse que celle d'avoir des rapports avec les démons frappeurs, de ne pas avoir profité de notre conversation pour en savoir plus sur leur nature et leur puissance. Mais j'étais ce soir-là, comme Renata, tout absorbé par l'attente de l'arrivée de Heinrich, et n'eus pas la curiosité de mener un long interrogatoire. Je réussis seulement à savoir qu'il y avait dans leur monde des rivières, des lacs, des arbres et des champs; qu'y vivaient, d'une part, des diables que Dieu avait originellement créés bons, et qui avaient déchu ensuite en même temps que Lucifer et, d'autre part, les âmes des morts qui ne méritaient pas l'enfer mais n'avaient pas reçu l'espérance d'aller au purgatoire et étaient condamnés à languir sur terre jusqu'au Second avènement; qu'ils étaient toujours contents de parler avec les hommes qu'ils voyaient comme une petite flamme dans l'obscurité, qu'ils ne pouvaient pas s'approcher de tous mais seulement de ceux qui en étaient capables et que ne protégeait pas le bouclier du culte divin.

Voilà le peu de chose que j'eus la présence d'esprit de demander. Renata, par contre, posa un nombre infini de questions à tous nos interlocuteurs, en les ramenant toutes d'ailleurs à une seule: était-il vrai que Heinrich allait venir la voir aujourd'hui? Et tous lui répondaient par un «oui» unanime. Ensuite Elimer nous dit qu'il fallait attendre Heinrich dans l'obscurité qui nous entourait déjà, qu'il entrerait à minuit exactement, que maintenant il était déjà dans la ville et changeait de vêtements. Lorsque Renata entendit cette dernière réponse, elle voulut absolument connaître les détails de ce nouveau costume, et, sans se lasser, évoqua tous les vêtements qu'avait portés Heinrich et mentionna toutes les parties et tous les accessoires de l'habit masculin, ainsi que toutes les couleurs de tissus, afin qu'Elimer pût par un simple «oui» faire le portrait complet de Heinrich. Nous apprîmes qu'il portait un costume vert de chasseur, tel qu'on en porte en Bavière, avec des brandebourgs

marron, un capuchon vert lui aussi, une ceinture de couleur claire parsemée de pierres et des bottes bleu foncé.

Elimer dit ensuite que Heinrich était sorti de chez lui et qu'il venait chez nous, qu'il passait dans telle rue puis dans telle autre, qu'il s'approchait de la porte de notre maison. Mon cœur palpitait si fort que j'entendais ses battements sourds et je demandai pour la dernière fois au démon :

– Si le comte franchit la porte d'entrée, frappe trois fois.

Trois coups retentirent.

Je répétais :

– Si le comte monte l'escalier, frappe trois fois.

Trois coups retentirent. Renata me dit d'une voix rauque :

– Rupprecht, va-t'en et ne reviens pas!

Son visage me parut terrible; chancelant tel un blessé, je me dirigeai vers la porte qui ouvrait sur la galerie, d'où l'on pouvait descendre dans la cour de la maison, mais remarquant que Renata ne me regardait pas, toute à l'ivresse de son attente, je ralentis le pas près de la porte car une curiosité invincible me poussait à jeter ne fût-ce qu'un coup d'œil sur le visage de ce comte alors pour moi mystérieux. Mais les minutes passaient et le comte n'apparaissait pas; aucun bruit ne se faisait entendre derrière le mur et alentour tout était calme et inchangé. Bien des minutes s'écoulèrent et je revins prudemment vers Renata qui était debout près de la table.

Renata, suffoquant, demanda :

– Elimer, si Heinrich n'est pas loin, frappe trois coups!

Il n'y eut pas de réponse. Elle demanda à nouveau :

– Elimer, si tu es ici, frappe trois coups!

Il n'y eut pas de réponse et Renata avec un désespoir extrême s'écria pour la troisième fois :

– Rizzius, Ulrich, répondez! Mon Heinrich va-t-il venir?

Il n'y eut pas de réponse.

Soudain toutes ses forces abandonnèrent Renata; elle serait tombée sur le sol, comme frappée par une balle, si je ne l'avais retenue. Je ne sais si en elle pénétra le démon avec lequel nous bavardions amicalement un instant auparavant, ou bien si ce fut son ennemi d'autrefois, mais je fus de nouveau témoin, comme à

l'hostellerie de campagne, de son épouvantable souffrance. Il me semblait seulement que, cette fois-ci, l'esprit ne se trouvait pas dans tout le corps de Renata mais n'en possédait qu'une partie, car elle pouvait un tant soit peu se défendre malgré les épouvantables contorsions de son corps : ses membres se démettaient comme si ses os transperçaient ses muscles et sa peau. De nouveau je n'eus pas les moyens de secourir celle qui était torturée et me contentai de regarder son visage défiguré – on eût dit que c'était quelqu'un d'autre qui regardait par ses yeux – et d'observer les contorsions abominables de son corps, jusqu'à ce qu'enfin le démon la libérât volontairement et qu'elle restât dans mes bras, épuisée, frêle petite branche qu'un tourbillon aurait tordue. Je transportai Renata dans sa chambre, sur son lit où elle sanglota longuement, sans force et cette fois-ci dans un mutisme complet car elle était incapable de prononcer un mot.

C'est ainsi que prit fin le deuxième jour de notre séjour à Cologne et le cinquième depuis notre rencontre. Ces cinq journées, en dépit de la multitude d'événements dont elles furent faites, sont restées gravées dans mon âme avec tant de netteté que je me souviens des moindres faits, de presque tous les mots, comme si cela s'était passé hier. Si je n'avais pas estimé nécessaire d'être bref car je dois décrire des événements plus étonnants encore, j'aurais pu raconter tout ce que j'ai vécu pendant cette brève période avec beaucoup plus de détails que je ne l'ai fait ici.

CHAPITRE QUATRIÈME

Comment nous vécûmes à Cologne, ce que Renata exigea de moi et ce que je vis au sabbat.

I

Ce sont sans doute non seulement les souffrances infligées par son démon tortionnaire mais encore la détresse qui succéda à ses séduisants espoirs qui affaiblirent Renata comme au sortir d'une longue et complexe maladie. Le matin qui suivit la nuit pendant laquelle nous avions en vain attendu le comte Heinrich, Renata n'eut pas la force de se lever, elle ne pouvait bouger la main gauche et se plaignait d'avoir comme un clou enfoncé dans la tête, aussi dut-elle passer plusieurs jours au lit. Ce fut pour moi un grand bonheur de soigner la malade, tel un infirmier dans un hôpital, de lui donner à manger et à boire comme à un faible petit enfant, de protéger son sommeil harassé et de chercher pour elle dans mes maigres connaissances en médecine des moyens de soulager sa douleur. Bien que Renata acceptât mes services avec le dédain de reine qui lui était habituel, l'expression de ses yeux et quelques mots isolés me permirent de conclure que mon dévouement et ma sollicitude étaient appréciés, ce qui récompensait amplement mes récentes souffrances. Après les cinq premiers jours passés avec Renata, qui avaient été comme un tourbillon déchaîné au milieu de rochers, vinrent pour moi de paisibles journées, tristes mais

douces, si semblables les unes aux autres qu'on eût pu les prendre pour une seule réfléchie simplement par plusieurs miroirs.

Lorsqu'aujourd'hui je me remémore cette époque, je sens les serres de la tristesse m'empoigner le cœur et je suis prêt, en maugréant contre le Créateur, à reconnaître que la mémoire est le plus cruel de Ses présents. Je ne peux cependant m'abstenir de décrire, fût-ce brièvement, les pièces dans lesquelles s'accomplit notre tragique destinée et la vie qui fut la nôtre, en dépit de tous les changements, jusqu'à l'heure fatale de notre première séparation.

Comme Renata ne m'entretenait plus ni des parents qu'elle disait avoir à Cologne ni de son désir de me quitter, je me souciai de lui procurer le logis le plus attrayant possible. Je choisis pour elle celle des trois chambres du premier étage que Martha réservait à ses hôtes les plus illustres et qu'elle avait en conséquence meublée avec un certain luxe. Près du mur à droite de l'entrée, sur une petite estrade que l'on atteignait en gravissant trois marches, il y avait un très beau lit de bois avec un demi-baldaquin, également en bois, tendu de rideaux, des oreillers bordés de dentelle et une courteline de satin. Un autre élément important était la cheminée en carreaux de faïence de couleur, d'une facture rare, qu'on ne rencontre pas souvent, même à Milan, et sur le mur d'en face se dressait une grande armoire à linge sculptée et incrustée. Il y avait, entre les fenêtres, une jolie table aux pieds recourbés et dans le coin derrière le lit un autel pliant; des chaises, un pupitre pour les livres et un grand miroir italien, accroché à gauche de l'entrée, achevaient la décoration de la chambre. Je me souviens très distinctement de ces meubles et maintenant, en écrivant ces mots, il me semble encore qu'il me suffirait de me lever, d'ouvrir la porte et qu'à nouveau j'entrerais dans la chambre de Renata et la verrais, le visage penché sur la planche sculptée du lutrin ou la joue appuyée sur les petites vitres rondes et froides de la fenêtre.

La chambre de Renata était séparée de la mienne par un corridor étroit donnant dans une galerie couverte qui entourait la moitié de la maison et d'où, par un escalier, on pouvait descendre directement sans avoir à traverser le rez-de-chaussée. Ma chambre, que Martha affectait à des voyageurs moins riches, était meublée simplement

mais mieux cependant et de façon plus accueillante que dans les hostelleries de commerce. Nous disposions encore d'une troisième pièce, plus petite, tout à fait indépendante, dont la porte donnait directement sur le palier de l'escalier intérieur; nous ne pensions pas au début utiliser ce cabinet: je ne l'avais loué que pour éviter d'avoir des voisins. En fait, comme dans cette petite maison isolée n'habitait à part nous que Martha, femme aimant sans doute à bavarder mais qui ne recevait guère, nous étions aussi éloignés des hommes, même dans la ville bruyante et gaie de Cologne, que Merlin dans la forêt enchantée de Viviane.

La vieille Martha était persuadée que je passais délicieusement le temps avec ma jeune épouse et, bien sûr, ne se doutait pas de l'étrange façon dont se déroulaient nos journées. Comme je lui donnais un salaire généreux, elle nous servait de bon cœur et avec attention, effectuait toutes mes commissions et se préoccupait de notre table: le matin, au petit déjeuner, nous avions d'habitude une omelette, du saucisson, du fromage, des œufs, des châtaignes cuites au four, des brioches fraîches, et le soir pour dîner de l'agneau, du cochon de lait, de l'oie, de la carpe et du brochet; j'avais toujours avec cela une bouteille de vin du Rhin ou de malvoisie. Martha était étonnée que je ne voulusse renouer connaissance avec personne et essaya maintes fois de me persuader d'aller voir le très vieux Ottfried Gerhard, mon ancien précepteur, mais je lui interdis sévèrement de parler à qui que ce fût de ma présence à Cologne. Martha d'ailleurs, semble-t-il, n'exécuta pas fermement mes ordres, car parfois dans la rue des gens, en qui je reconnaissais non seulement d'anciens compagnons de beuverie mais même des maîtres de l'université, essayaient de me dire bonjour, mais je faisais toujours comprendre à celui qui m'avait salué qu'il s'était trompé et m'avait pris pour un autre.

Pendant sa maladie et les premiers jours de sa convalescence, Renata et moi passions des heures entières à bavarder; elle écoutait alors volontiers mes récits sur la Nouvelle-Espagne, s'étonnant de tout ce qu'il m'avait été donné de voir dans ma vie. Parfois elle m'effleurait tendrement le visage de ses doigts en disant, comme si elle s'adressait à un petit enfant: «Comme tu es intelligent et

savant, mon Rupprecht!» Mais pendant longtemps nous ne fîmes aucune allusion, ne dîmes un seul mot ni du comte Heinrich, ni de la puissance des démons hostiles qui menaçaient Renata. Lorsque, et ceci se produisit à plusieurs reprises, il nous arrivait, le soir, dans l'obscurité, d'entendre à nouveau des petits coups familiers frappés contre le mur, nous soufflions en hâte sur le feu et parlions aussitôt d'autre chose et les coups cessaient d'eux-mêmes. Parfois l'effrayante appréhension que causait la présence évidente d'ennemis invisibles troublait Renata autant que moi-même; elle ne me renvoyait pas dans ma chambre mais me permettait de passer la nuit avec elle, quelquefois au pied de son lit ou bien à nouveau sous sa courteline, mais, comme homme et femme, nous restâmes des étrangers l'un pour l'autre. Je trouvais même à cette douloureuse intimité une douceur et un charme particuliers, comme quelqu'un qui jouirait des profondes entailles de la lame acérée qui déchire insensiblement son corps.

À la fin du mois d'août, Renata fut suffisamment rétablie, et nous commençâmes à nous promener à travers la ville; le plus souvent nous allions sur la rive du Rhin, en amont, au-delà du quai de la Hanse et, là, assis sur le sol, nous regardions les eaux sombres et toutes-puissantes du grand fleuve, immuables depuis l'époque de César qui les avait traversées, mais changeant à chaque instant. Ce spectacle monotone, jour après jour, faisait naître des pensées toujours nouvelles dans nos esprits et des mots nouveaux sur nos lèvres, et notre conversation était aussi intarissable que le Rhin lui-même, mais peut-être n'était-ce qu'une illusion de croire que nous bavardions sans cesse. En tout cas je sentais clairement que le chaos des connaissances et informations puisées dans différents livres ou recueillies pendant ma vie mouvementée, en se heurtant maintenant à l'attention lucide de Renata, à ses condamnations sévères ou à ses corrections perspicaces, se fondait progressivement en une masse énorme mais indivisible, comme si de la fonte en fusion naissait une cloche harmonieuse capable de résonner dans le lointain.

Cependant, malgré toute sa douceur et toute sa résignation, Renata portait en elle une langueur insatiable qui lui rongait le